

# JOURNAL

DES

# DEMOISELLES

---

## VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

---

### LES MEUBLES

(SUITE.)

Au surplus, quelque problématique que soit cette étymologie, dont je ne me dissimule pas le côté fantaisiste, elle vaut toujours bien celle qui consisterait à vous dire sèchement : buffet vient du latin barbare *bufetum*. Bouffer signifie quelque chose & *bufetum* ne signifie rien.

Au beau milieu du dix-huitième siècle, on inventa un meuble à tiroirs qui eut, à son apparition, un si grand succès, qu'on lui donna, pour en faire foi, le nom flatteur de *commode*. Ce meuble n'était peut-être pas aussi commode que le disait son nom; mais certainement il était très-joli. Depuis, on lui a donné des dimensions exagérées, une forme lourde, épaisse, maussade, qui en fait un énorme bloc de bois, & il a cessé d'avoir les qualités qu'on s'était plu à lui reconnaître. *Commode* (*cum, modus*) veut dire avec mesure, avec convenance, & la commode de nos jours commet l'inconvenance d'être démesurée.

Ce n'est pas la première fois, vous le savez, que le mot commode jure avec sa signification. Il a servi de nom, cruelle ironie! à un empereur romain, dont les douze années de règne ne furent qu'une longue suite de spoliations & de meurtres. Comment se rappeler sans épouvante le nom de ce monstre quand on se le représente armé d'une

massue, comme Hercule, & assommant dans le cirque de Rome des malheureux désarmés?

Un meuble que, pour ma part, je n'aurais jamais qualifié de commode est celui que nos aïeux appelaient secrétaire, & qui a bien la mine, en effet, d'être le tombeau des secrets. Cette partie mobile qui s'abaisse pour offrir une table à écrire, & qui se relève ensuite pour mettre sous clefs trésors & mystères, a quelque chose de singulièrement désobligeant : elle craque sous la main, semble toujours sur le point de lâcher ses charnières, & si, dans l'ardeur de la composition, vous appuyez un peu fort, le meuble tout entier menace de vous coiffer. Le secrétaire est, comme sa sœur la commode, l'ornement obligé des chambres d'hôtels garnis; il m'ôtera toujours l'envie d'écrire mes impressions de voyage. Je ne lui sais même aucun gré, tant il m'irrite, de ses cachettes, de ses doubles fonds, de cette multitude de petits tiroirs qu'il faut ouvrir tous les uns après les autres pour savoir où l'on a mis sa montre.

Le mot secrétaire qui, appliqué aux personnes, désigne seulement aujourd'hui celles qui font notre correspondance, secrète ou non, se donnait autrefois aussi à notre confident, ou dépositaire de nos sentiments ou de nos vœux.



Tu seras de mon cœur l'unique secrétaire,  
Et de tous mes secrets le grand dépositaire.  
CORNEILLE.

L'homme alors avait deux secrétaires, un vivant & un inanimé, un meuble & un ami, dans le cœur & les profondeurs desquels allaient s'enfouir ses plus secrètes pensées. Je ne regrette pas le meuble, devenu suranné à bon droit, & je préfère donner à mon ami le nom de confident.

C'est le bureau, meuble beaucoup plus simple, qui a détrôné le secrétaire. Il emprunte son nom à l'étoffe de laine (la *bure*, le *bureau*), dont étaient recouvertes dans le principe les tables servant à écrire, à compter. L'étoffe a donné son nom au meuble, & à son tour, le meuble l'a transmis à la chambre, au local où travaillent les employés. C'est ainsi que la modeste bure se trouve avoir donné naissance à ces importantes & nombreuses choses qui s'appellent les bureaux & la bureaucratie. Exemple nouveau de grands effets produits par une toute petite cause. Les bureaux des ministères, des assemblées délibérantes, des réunions électorales, les employés & les membres des commissions eux-mêmes, le bureau des longitudes, & mille autres encore ont tous pour parrain un simple tapis de laine très-grossière. Un proverbe ironique qui avait cours autrefois, *fin comme bureau teint*, voulait dire très-grossier. On sait qu'être vêtu de bure signifiait être très-pauvre.

Damon, ce grand auteur dont la muse fertile  
Amusa si longtemps & la cour & la ville,  
Mais qui, n'étant vêtu que de simple bureau,  
Passe l'été sans linge & l'hiver sans manteau.

BOILEAU.

Le meuble le plus nécessaire, celui aussi qui remonte à la plus haute antiquité, c'est le lit. Pour donner une explication au nom latin du lit, *lectus*, on l'a fait venir du verbe *legere*, pris dans la signification de recueillir, de ramasser, parce que les premiers lits ont été des *litiers* formées de branches & de feuilles amassées. Les lits des Lacédémoniens étaient faits de roseaux. Après avoir longtemps couché sur la paille & les feuilles sèches, les Romains adoptèrent les lits, dont ils trouvèrent en Asie de somptueux modèles, & ils ne tardèrent pas à les traiter eux-mêmes avec un très-grand luxe. Les bois étaient d'ébène, de cèdre ou de citronnier; les ornements d'ivoire, d'or & d'argent, & les garnitures étaient des matelas du plus fin duvet, des étoffes précieuses & des fourrures. Les lits antiques rappellent, par leur forme, nos lits de repos, avec cette différence qu'ils n'étaient ouverts que sur le devant. On y était enfermé beaucoup plus que dans les nôtres; c'est un peu pour cela sans doute qu'on ne connaissait ni l'usage des rideaux, ni celui des pavillons ou ciels de lit.

Le lit fit de tels progrès en Grèce & à Rome, qu'il y eut non-seulement des lits de repos, mais des lits de festin, dans l'ornementation desquels

les Romains étalaient toute leur magnificence. Les coussins étaient recouverts de pourpre brochée en or, & partout étincelaient perles & pierres précieuses. Comme objet de luxe, le lit de table avait peut-être son mérite; comme objet d'utilité, je ne saurais l'apprécier. Être étendu n'est pas une position commode pour manger, & s'appuyer du coude sur des coussins, si moelleux qu'on les suppose, est un moyen sûr de paralyser presque tous les mouvements. L'indolence, même quand elle se fait l'auxiliaire du faste, est toujours mauvaise conseillère.

Les lits des anciens étaient, comme les nôtres, garnis de *matelas* & de *coussins*. Notre matelas, par son nom est oriental: il s'écrivait autrefois *materas*, & il s'appelle en arabe *al matrah*. Quant au coussin ou petit matelas, il a pour origine le diminutif *culcitum*, du nom latin de matelas, *culcita*.

Ce que les anciens n'avaient pas, parce que tout ce qui est élastique est d'invention moderne, c'est notre *sommier*. Ce mot a évidemment pour racine le mot *somme*; mais comme nous avons plusieurs *sommes*, d'espèces très-différentes, il n'est pas hors de propos de se demander à laquelle il convient de le rattacher. — Il y a la *somme*, ou total; puis, la *somme*, charge d'un cheval, d'un mulet ou d'un âne, tous trois bêtes de *somme*; puis enfin le *sommier*, synonyme de *sommeil*. Tout d'abord, ce dernier semble le bon, le seul, puisque le genre est le même & puisqu'on fait de bons *sommes* sur de bons *sommiers*. Ce n'est là cependant qu'une apparence trompeuse, & je suis venu tout exprès pour vous défendre contre la tentation. La vraie source n'est pas là: *sommeil* et *somme* sont nés du latin *somnus*, de même que *somnambule* (avec le verbe *ambulare*, marcher), tandis que *sommier* a pour point de départ le latin *sagmarius*, de selle, de *somme*. Cette idée de porter est, d'ailleurs, la plus généralement d'accord avec les différentes significations qu'a reçues le mot *sommier*: en architecture, en imprimerie, en menuiserie, etc., il s'applique à certaines parties de construction ou d'instruments qui portent ou soutiennent. Le *sommier* du lit remplit le même office: il porte tout le couchage & nous porte nous-mêmes; il est à sa manière notre bête de *somme*.

Le lit a pris rang dans l'histoire sous le nom de *lit de justice*. On appelait ainsi les séances solennelles tenues par le roi au parlement, pour y délibérer sur les affaires de l'État. Au moyen âge, le lit de justice ou de parement (siège couvert d'un dais & garni de coussins) était celui sur lequel le roi faisait, dans sa chambre à coucher, ses réceptions solennelles; ce nom a passé au trône sur lequel il s'asseyait dans le parlement lorsqu'il y tenait séance, & le trône a donné son nom à la séance même. Après avoir dit: Le roi a pris place sur son lit de justice, on a pu dire également bien: Le roi a tenu son lit de justice.



Interrogé par une dame, sur ce que c'était qu'un lit de justice, Fontenelle répondit malicieusement :

Madame, c'est un lit où la justice dort.

Tous les meubles dont nous avons parlé jusqu'ici sont des meubles muets. Le plus intéressant de tous est celui qui parle, celui qui, sans notre permission, trouble le silence et fait parfois des révélations. Je l'ai réservé pour le dernier, afin de lui donner toute l'attention qu'il mérite.

Les premiers moyens employés par les hommes pour diviser le temps en parties égales sont les horloges d'eau & les cadrans solaires. L'horloge d'eau s'appelait *clepsydre* (du grec *heptô*, je dérobe, je cache, & de *udôr*, eau), parce que l'eau s'y dérobe à la vue en s'écoulant. Cette machine remonte loin dans l'antiquité. Plus tard, les ombres projetées éveillèrent une idée nouvelle, & l'on traça le *gnomon* ou cadran solaire. (Le mot grec *gnômon*, qui signifie proprement *indice*, est le nom du style dont l'ombre marque les heures.) Les Babyloniens, qui sans doute l'avaient inventé, — les peuples navigateurs ont plus que les autres besoin de mesurer le temps avec exactitude, — le transmirent aux Grecs, et ceux-ci aux Romains. Les horloges publiques furent alors des colonnes & des murailles sur lesquelles l'ombre projetée indiquait l'heure de la journée. Cet instrument, apporté en Grèce par le Chaldéen Berosus (640 ans avant Jésus-Christ) & perfectionné par Anaximandre, reçut le nom d'*hōroskopion*, formé de *hōra*, temps, heure, & de *skopô*, je considère, ou de *horologion* (formé du même nom et du verbe *legô*, je dis, j'annonce). Cette dernière dénomination a prévalu, c'est celle qui nous est restée. Les colonnes & les murs n'étant pas toujours sous les yeux, on imagina des cadrans solaires portatifs; mais ils avaient encore un gros inconvénient : on ne pouvait les consulter que quand il faisait jour, quand le temps était clair, & le soleil n'était pas toujours là. Pour avoir le moyen de mesurer le temps en son absence, on imagina de nouveau le sablier, dont l'usage était perdu depuis des siècles, & l'on inventa les horloges à roues, qui prennent date dans l'histoire de France en même temps que la race carlovingienne. Les historiens citent avec admiration une horloge à roues dont le calife Haroun al Raschid fit présent à Charlemagne. Plus tard, sous Louis XI, il y eut des horloges à sonneries, & la machine à diviser le temps ne laissa plus rien d'essentiel à désirer. Dès cette époque, on aurait pu dire avec l'abbé Talbert :

Labyrinthes savants habités par les heures, [meures  
Quels dieux vous ont construits pour être les de-  
Où circulent sans cesse & les nuits & les jours ?

Un élastique acier suit leur marche secrète ;

Du temps que j'interroge, un timbre est l'interprète ;

Mon oreille & mes yeux sont instruits de son cours.

Le silence des horloges avait introduit l'usage de faire annoncer l'heure aux populations par des veilleurs de nuit ; les horloges parlent elles-mêmes depuis des siècles, et la vieille coutume n'a pas encore entièrement disparu.

Au quatorzième siècle, un Italien, Jacques de Dondis, médecin et mécanicien, plaça sur la tour de Padoue une horloge marquant, outre les heures, le cours du soleil, les révolutions des planètes, les phases de la lune, les mois et les fêtes de l'année. Son fils, Jean de Dondis, fit à Pavie une horloge plus merveilleuse encore qui lui valut l'honneur d'être nommé *Horologius*.

Vinrent ensuite les imitations & les perfectionnements : les fameuses horloges de Courtray, du Palais de Justice à Paris, celle du château d'Anet, où l'on voyait un cerf frappant de ses pieds les heures, & une meute de chiens qui couraient en aboyant ; celle de Lyon, & celle enfin de Strasbourg, chef-d'œuvre du seizième siècle.

C'est à cette époque que l'horloge reçut un dernier perfectionnement par la substitution du ressort en spirale au poids qui jusque-là servait de force motrice. L'horloge alors devint portable & amena la montre.

On en était là des progrès accomplis sur les machines destinées à mesurer le temps, lorsque Galilée inventa le *pendule* (du latin *pendere*, pendre), un corps pesant suspendu de manière à pouvoir osciller en allant & venant autour d'un point fixe par la force de la pesanteur. Il eut la pensée de l'appliquer aux horloges pour en régler le mouvement, & son fils fit un essai à Venise en 1649. Le résultat devait être obtenu douze ans plus tard par le Hollandais Huygens, à qui nous devons définitivement la pendule. Le célèbre Laplace rend hommage à Huygens en disant :

« L'application du pendule aux horloges est un des plus beaux présents que l'on ait faits à l'astronomie & à la géographie. »

On avait dit : une horloge d'eau, une horloge à roues ; on a dit de même : une horloge à pendule, & par abréviation, une pendule. C'est ainsi que l'horloge de chambre troqua son nom contre celui de pendule, sans prendre pour cela le genre du nom qu'elle adoptait.

J'aurais voulu, avant de terminer, vous dire quelque utile parole sur le guéridon, objet capital & central de votre salon ; mais il ne m'a pas encore été donné de percer les épaisses ténèbres qui enveloppent son berceau. Puisse l'une de vous, mes chères demoiselles, me donner un indice ou me signaler une trace !

En attendant, nous compléterons bientôt notre ménage, si vous le voulez bien, en étudiant, sans fausse honte, la vaisselle & la batterie de cuisine.

CHARLES ROZAN.



## LOUISE DE CONDÉ

QUAND la Restauration ramena en France l'illustre famille de nos anciens rois, la brillante souche des Condés n'était plus représentée que par deux vieillards, le frère & la sœur, derniers rejetons des héros de Cérises, de Lens, de Rocroy; dernières & pâles effigies de cette longue lignée de princes, aussi spirituels que braves; tous deux sans postérité, les derniers de leur race, & qui avant que de descendre dans leur propre tombeau, avaient vu tomber sous des coups cruels tout ce qui leur était cher. Le frère était le prince Louis de Condé, qui pleurait depuis douze ans la mort de son fils, assassiné dans les fossés de Vincennes; la sœur était la princesse Adélaïde-Charlotte-Louise de Condé, religieuse bénédictine, qui ne demanda au royaume de Henri IV & de Louis XIV qu'un asile où elle pût prier & expier pour les pécheurs; cet asile lui fut donné, & l'on choisit pour elle la tour du Temple, que Louis XVI avait quittée pour l'échafaud & le ciel.

C'est à Chantilly, dans cette royale et charmante demeure dont Bossuet a loué les beautés, que naquit Louise de Condé; c'est là qu'elle passa les années de joie qui lui furent accordées sur la terre, auprès d'une mère aimable & pieuse, morte trop tôt, & d'un père qui avait l'esprit brillant & le caractère chevaleresque de sa famille. Elle-même avait une intelligence très-ouverte, avide d'instruction, & un caractère où la fermeté la plus stoïque (sa vie l'a prouvé) s'unissait à la plus grande douceur. Ses portraits nous la montrent très-jolie: des traits aquilins, une bouche fine & bonne, des cheveux blonds, abondants & crépelés, des yeux expressifs & charmants; elle plaisait à tous & ne voulait plaire qu'à Dieu. Elle se prêtait aux fêtes du monde, mais ses fêtes à elle, c'étaient ses relations d'amitié avec madame Clotilde, avec madame Élisabeth; c'était la visite assidue des pauvres, c'étaient ses courts séjours au Chapitre de Remiremont, c'était surtout la présence de son père & de son frère, qu'elle aimait tous les deux d'une affection inexprimable. On a trouvé dans ses papiers des prières pour le salut & le bonheur de ce frère chéri & de son neveu, le duc d'Enghien, supplications touchantes qui ne furent pas exaucées sur cette terre. L'orage qui allait frapper les Bourbons, les Condés et la France, s'allumait déjà; la Bastille était tombée sous les coups de la populace; le malheureux Louis XVI se voyait entraîné vers l'abîme par une force à laquelle il n'opposait pas d'énergie, par

d'inférieures intrigues qu'il ne savait pas déjouer: le prince de Condé pensa, & d'autres avec lui, que le trône des lys, l'antique monarchie & même la paix future de l'Europe ne pouvaient être sauvés que par les armes; il quitta la France, suivi de ses enfants & d'un grand nombre de gentilshommes qui voulaient combattre comme des hommes, & non pas être menés à l'abattoir comme des moutons. Il fut, on le sait, le chef de l'émigration militante. Pendant qu'il essayait d'organiser sa petite armée, Madame Louise se retira à Turin, auprès de madame Clotilde, princesse de Piémont. Là, dans ce premier exode de son émigration, elle n'était occupée que des malheureux Français, émigrés comme elle, & sans ressources; elle se privait de tout pour les secourir, & elle mettait dans ses offrandes toute l'ingénieuse délicatesse de son âme. Si l'amour de Dieu avait été le grand moteur de ses actions & de ses pensées, à Chantilly, dans la vie douce & brillante qu'elle y avait menée, combien, au sein de l'exil, à la vue des malheurs & des dangers de sa famille & de sa patrie, cet amour devint plus dominant, cette pensée divine plus incessante encore! Le goût de la vie religieuse s'éveilla en elle, & à mesure que les crimes se multipliaient en France, elle se sentait plus vivement pressée d'expier, par le sacrifice de sa liberté, de tout son être, les meurtres & les impiétés qui offensaient le Seigneur. Trois têtes royales étaient tombées sous le couteau: l'innocent rejeton des rois,

### *Chère et dernière fleur d'une tige si belle*

était mort de misère au Temple; on était en 1795, quand la princesse écrivit à son père pour solliciter la permission de disposer d'elle-même.

« Mon père, écrit-elle, c'est du plus profond de mon cœur que je sollicite votre autorisation; j'en ai besoin. O vous qui, avec raison, n'hésitez pas à sacrifier vos deux fils à l'honneur, hésitez-vous à sacrifier votre fille à son Dieu, à votre Dieu, au Dieu qu'aimait & servait si bien ma respectable mère! C'est lui, c'est lui seul qui m'appelle à l'état saint que je suis résolue d'embrasser. Il n'y a que Dieu qui puisse avoir la préférence sur tout ce que j'ai de plus cher... Mon père, je me jette dans vos bras; je vous presse contre mon cœur; je ne puis vous en dire davantage; partout, partout votre fille vous aime; mais c'est au pied des autels qu'elle



» brûle de vous prouver cette vérité, si profondément gravée dans son cœur... »

Le consentement obtenu, Louise de Condé entra au monastère des Capucines de Turin ; elle avait choisi l'ordre religieux le plus pauvre, le plus humble, le plus austère, & pendant toute l'année du noviciat, cette princesse qui avait alors plus de trente ans, fut la plus petite, la plus soumise des novices. Elle croyait faire ses vœux dans cette maison, mais les armées françaises menaçaient le Piémont, & chassée de son pays par la Révolution, elle fut chassée également de cette indigente Bethléem, de ce cloître franciscain où elle avait choisi un refuge. Elle espéra se réunir aux religieuses trappistes qui commençaient à former un établissement dans le Valais, & pleine de courage, elle se mit en route. Les armées républicaines lui fermèrent le chemin ; sur toutes les routes de l'Allemagne, les malheureux émigrés se voyaient traqués, renvoyés de ville en ville, de royaume en royaume ; la princesse subit ces infortunes, & elle arriva ainsi à Vienne. Aussitôt elle entra au monastère de la Visitation, elle y passa une année, vivant en religieuse des plus ferventes, des plus austères, mais ne trouvant pas encore là le lieu de son repos ; la Trappe, avec son inviolable silence, son travail, ses rudes pratiques, attirait sa volonté, cette partie supérieure de nous-mêmes, qui sait s'isoler des sens & du cœur pour n'écouter que le devoir, & le devoir, pour la princesse, c'était sa vocation religieuse. Elle voyait tous les inconvénients de la vie qu'elle allait embrasser ; elle les décrit dans ses lettres avec une justesse de coup d'œil extraordinaire ; elle avoue que les longs jeûnes effraient la nature, que la vie de labeur et de pénitence, sans trêve, sans relâche, toujours, jusqu'à la mort, épouvante les sens, mais elle ajoute :

« Le devoir, le vœu, le besoin de mon cœur sont d'être à Dieu sans réserve ; voilà le sentiment profond & invariable dont je suis pénétrée depuis quatre ans... Ce n'est pas l'austérité même qui m'appelle à la Trappe, mais les vertus dont elle se trouve le résultat. L'entière séparation du monde, le silence, des occupations toujours pieusement utiles, l'esprit de ferveur & de régularité primitive, l'extrême diminution, toujours par ce bienheureux silence, des occasions de manquer à la charité, à la discrétion, à la prudence ou de celles de mettre en valeur le germe de l'amour-propre que l'on porte en soi-même, tout cela me semble autant de moyens réunis de s'approcher de Jésus-Christ. On reproche à la Trappe l'excès ; eh ! Jésus-Christ ne nous a-t-il pas aimés jusqu'à l'excès ? »

Elle s'ensevelit donc dans cette Trappe redoutée ; elle confessa qu'elle s'y trouvait heureuse autant qu'on peut l'être ; elle écrivait à son directeur : « J'aime tout ce que nous faisons, au point que je prétends, et c'est très-vrai, que je mène une vie très-agréable et que je m'amuse. Ce mot est bien ridicule, je le sens, mais mon vrai père m'a

» toujours dit que j'étais un peu ridicule, et pas » comme les autres... » Son noviciat, avec de semblables dispositions ne fut qu'un long acte de ferveur ; mais Dieu, qui semblait vouloir éprouver sa patience & sa fidélité, permit que la guerre troublât encore cet asile de paix & de prière. Le supérieur des trappistes, Dom Augustin de l'Estrange, résolut de passer en Amérique avec les deux communautés qu'il dirigeait ; madame Louise trouva ce projet contraire à la prudence ; le cœur déchiré, elle se dépouilla de l'habit de Saint-Bernard, qui lui était si cher, & elle se réfugia en Lithuanie. Toujours préoccupée d'une unique pensée, elle cherchait, s'informait & demandait à Dieu où elle devait consumer sa vie pour lui, comme la lampe se consume devant l'autel, lorsqu'on lui parla d'un monastère de Bénédictines de l'adoration du Très-Saint-Sacrement, institut fondé au dix-septième siècle, par la mère Catherine de Bar, Française, & protégé à sa naissance, par Marie de Médicis & Anne d'Autriche. Tout ce qu'on dit à la princesse des pratiques & de l'esprit de cette congrégation répondait singulièrement aux besoins de son âme, & le 21 septembre 1802, elle eut enfin le bonheur de faire les vœux solennels qui la liaient à son Dieu. Elle prit le nom de Marie-Joseph, & dorénavant elle n'en porta plus d'autre.

Elle était à peine entrée dans ce repos d'esprit & d'âme auquel elle aspirait depuis tant d'années, lorsque, une affreuse nouvelle vint broyer son cœur. Traîtreusement enlevé, lâchement et juridiquement assassiné, le duc d'Enghien léguait à Napoléon une honte que les lauriers d'Iéna & d'Austerlitz n'ont pu cacher ; il léguait à sa famille un deuil éternel. On apprit à madame Louise ce tragique événement : elle se prosterna le front contre terre, en criant : — Miséricorde ! mon Dieu, miséricorde ! Faites-lui miséricorde ! Depuis ce moment terrible jusqu'à la fin de sa vie, elle ne cessa de prier et de pleurer devant l'autel pour la victime et pour le meurtrier. Au comble de sa fortune, couronné par la victoire, triomphant, Bonaparte ne se doutait pas que dans un obscur couvent de Varsovie, la dernière fille du grand Condé ne cessait de prier pour lui, parce qu'il avait frappé l'être qui lui était le plus cher : s'il a trouvé miséricorde à l'heure suprême, n'est-ce pas cette prière héroïque qui a fait violence au ciel ?

Elle avait passé trois ans à Varsovie, lorsqu'elle apprit qu'une Française, madame de Mirepoix, dirigeait en Angleterre une maison de Bénédictines du Saint-Sacrement, & qu'elle y avait rétabli la sévère & primitive observance ; c'était là ce qu'elle avait toujours désiré, ce qu'elle n'avait pas trouvé en Pologne ; & avec la fermeté qu'elle mettait à ses résolutions, elle alla chercher en Angleterre ce royaume de Dieu qu'elle avait entrevu sans le rencontrer encore. Elle se réunit donc, après un long voyage, aux dignes religieuses françaises, qui, fidèles à leurs vœux, avaient fondé ce monastère ; elle vécut de la vie la plus



intérieure & la plus parfaite ; elle n'avait de rapports avec le monde que lorsqu'elle recevait à la grille son père et son frère ; dix années passèrent comme un jour, & elle touchait aux portes de la vieillesse lorsque la Restauration la ramena en France.

Louis XVIII voulut offrir à sa parente un asile digne d'elle ; on hésita longtemps : le Val-de-Grâce, les anciennes abbayes qui avaient échappé à la bande noire furent tour à tour discutés ; enfin, quelqu'un, dans le conseil du roi, nomma le Temple... Un silence de saisissement succéda à l'agitation qui avait tenu les esprits en suspens ; on comprit les desseins de la divine Providence, qui voulait que les crimes des régicides fussent expiés dans ces mêmes murs qui avaient vu capifs Louis XVI & sa famille, & d'où le roi, la reine & madame Élisabeth étaient sortis pour l'échafaud...

Madame Louise embrassa avec ardeur cette pensée : elle entra au Temple ; elle trouva peut-être encore gravés sur les murs ces mots, ces exclamations, que la fille de Louis XVI y avait tracés durant les heures solitaires de sa captivité :

MÈRE DE DOULEURS, PRIEZ POUR NOUS !  
REGINA MARTYRUM, ORA PRO NOBIS !  
O MON PÈRE ! VEILLEZ SUR MOI DU HAUT DU CIEL !  
O MON DIEU ! PARDONNEZ A CEUX QUI ONT FAIT MOURIR  
MES PARENTS ! (1)

Louise de Condé continua cette chaîne de prières & d'expiations avec ses pieuses compagnes, adoratrices perpétuelles du très-Saint-Sacrement. Le Temple, qui avait retenti des fureurs des Jacobins, des affreux jurements de Simon & des pleurs du royal orphelin, n'entendit plus que les cantiques & ne fut témoin que des actes de charité & de douceur de la sainte princesse & de ses filles. Ce fut là qu'elle apprit la maladie & la mort de son

père ; elle le pleura avec consolation, car il était mort en héros & en chrétien ; à ses derniers instants, sa pensée errait sur les champs de bataille où il avait combattu, & il dit tout à coup : *Ubi est bellum ?* (où est le combat ?) Mais, se reprenant soudain, il s'écria avec ferveur : *Credo in unum Deum !* Il laissait après lui son fils, le dernier des Condés, celui qui mourut d'une manière mystérieuse & déplorable en 1830, dans ce même Chantilly, témoin de la gloire de leur maison. Ce frère chéri était l'objet incessant des prières de sa sœur : elle mourut heureusement avant lui ; Dieu lui épargna cette suprême amertume.

La mort tragique du duc de Berry, la douleur de la famille royale portèrent un coup mortel à la princesse Louise ; depuis ce moment, elle déclina & s'usa dans de continuelles souffrances. Le 10 mars 1824, le sacrifice fut consommé : madame Louise expira au milieu des larmes de ses filles ; elle reposa, selon sa demande, dans la chapelle du monastère, & sur sa tombe on grava l'inscription suivante :

ICI REPOSE  
LE CORPS DE LA TRÈS-RÉVÉRENDE MÈRE  
MARIE-JOSEPH DE LA MISÉRICORDE  
LOUISÉ-ADÉLAÏDE DE BOURBON-CONDÉ,  
FONDATRICE ET PRIÈRE  
DE CE MONASTÈRE DU TEMPLE,  
LIEU D'EXPIATION D'ÉTERNELLE MÉMOIRE.

*Sa foi & son amour la soutinrent dans le malheur ;  
Sa naissance releva son humilité ;  
Son sacrifice consola la religion ;  
Son zèle lui fit élever un temple au Seigneur.  
Victime adoratrice du Saint-Sacrement,  
Sa vie se consuma dans ce saint exercice.*

Les écrits de la princesse Louise ont été donnés au public ; on y sent la candeur la plus touchante & la piété la plus haute y respire.

M. B.

(1) Voir : *Vie de Louis XVII*, 2<sup>e</sup> volume.

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

### LIVRES NOUVEAUX (1)

UNE SŒUR, par madame de Witt, née Guizot.  
On sait la sympathie que nous inspire le talent sobre, ferme & pur de madame de Witt. Il se

(1) Librairie Hachette, *Une Sœur*, superbe volume avec gravures, 5 fr.

révèle, avec ces mêmes caractères, dans ce nouveau volume, inspiré, semble-t-il, par un fait divers publié dans quelques journaux. On disait que deux jeunes gens, admis l'un à Saint-Cyr, l'autre à l'École polytechnique, avaient été préparés aux examens par leur sœur aînée, & c'est sur ce thème que la fille de M. Guizot a écrit une série de scènes touchantes & sérieuses. Élisabeth



est orpheline; trois jeunes frères vivent sous sa tutelle; leur père était un savant mathématicien, qui n'a pu régler ses propres affaires, & qui est mort en léguant à ses enfants une ruine presque complète; Elisabeth a hérité des goûts scientifiques de son père; mais tout en faisant des calculs différents, en s'élevant jusqu'aux mathématiques pures, elle sait cependant la plus vulgaire arithmétique; elle conduit son pauvre ménage, elle équilibre son budget & elle renonce à des études chéries pour s'adonner aux plus humbles travaux. Elle soigne, élève, dirige ses frères, & quand l'heure est venue, elle redevient la fille de son père & elle prépare ses deux frères à leur noble carrière. Un mariage heureux la récompense. Ce caractère d'Elisabeth, bon & tendre avec un mélange de roideur est bien soutenu, & l'histoire en est des plus agréable à lire: elle retrace les difficultés de la vie, salutaire leçon pour tous, & la manière dont une âme généreuse supporte les peines et les combats, salutaire exemple qui ne saurait être mieux présenté.

LE VIOLONEUX DE LA SAPINIÈRE (1), par madame Collomb, n'a pas la même valeur de style et de morale que l'ouvrage de madame de Witt. Histoire assez vulgaire d'un enfant né musicien, qui apprend son art, se perfectionne en dépit des obstacles et arrive, grâce à quelques intelligents protecteurs, à une destinée heureuse. La lutte contre les difficultés n'est pas assez accentuée pour que le jeune lecteur puisse en tirer la conclusion, hélas! très-nécessaire: c'est qu'ici-bas il faut beaucoup travailler & beaucoup vouloir pour arriver à un succès. Ces petites berquinades aux sentiers faciles ont trompé bien des jeunes esprits.

LES BRAVES GENS (2) est une histoire qui amusera la jeunesse; elle suivra avec plaisir l'odyssée de Jean, depuis sa petite & orageuse enfance jusqu'au jour où sa mère le retrouve dans une ambulance, blessé & presque mourant. La dernière guerre a fourni le complément de ce livre, auquel nous reprocherons seulement une tendance à la charge, à la caricature: Dantau n'est pas un précepteur auquel on puisse confier l'enfance, & nous voudrions que les livres & les gravures destinés aux jeunes âmes & aux jeunes gens s'éloignassent de ce genre trop facile & trop facilement dangereux.

Venons maintenant à la BIBLIOTHÈQUE ROSE, chère aux enfants & à leurs mères. Deux auteurs

(1) Librairie Hachette, un beau volume avec gravures; 5 francs.

(2) Librairie Hachette. Grand volume avec gravures, 5 francs.

connus du public, mais peut-être inégalement favorisés, nous donnent cette année deux volumes dont les titres sont fort séduisants. Madame de Srotz nous offre: *Par-dessus la haie*, et mademoiselle Fleuriot: *Le petit chef de famille*. Toutes deux laissent éclater dans ces écrits leurs qualités principales: la première, une grande délicatesse et une sensibilité voilée; la seconde, son esprit & sa vivacité ordinaires. A la première, nous reprocherons le manque d'animation dans le récit; le second volume pêche par le défaut d'intérêt; *Le petit chef de famille* n'agit guère; les petites scènes plaisantes chez maman Gros-Cœur & son mari Pouf, forment une trop grande partie de ce volume. Le récit trotte sous lui, comme disent les cochers, & n'avance pas; on voudrait un événement, un trait de caractère, on ne trouve que des descriptions & des dialogues, l'esprit ne supplée pas, surtout pour les enfants, au petit drame qu'ils ont le droit d'attendre.

Deux familles font connaissance *par-dessus la haie*, & c'est pour le plus grand bien de chacune d'elles. Dans le récit passe une douce figure, celle de Mariam, qui unit & concilie tous ceux qui l'entourent, sans presque avoir conscience de sa mission. Ce récit, ainsi que celui de mademoiselle Fleuriot, est aussi chrétien qu'il est pur; les noms des auteurs sont une excellente garantie pour les mères de famille (1).

## LA DÉVOTION DANS LE MONDE

PAR LA COMTESSE MILA.

Dans le livre de la comtesse Mila, il faut faire deux parts: celle des portraits & celle des conseils. Les conseils sont excellents, ils sont presque tous puisés dans les écrits de saint François de Sales; les portraits, ou pour mieux dire, les caricatures sont tracés avec des couleurs criardes & fausses. Dans quel pays & dans quel monde l'auteur a-t-il pu rencontrer les *dévotes* qu'il dépeint? coquettes, tracassières, avares, jalouses, gourmandes, emportées, & conciliant les vices les plus palpables & les plus grossiers, avec la pratique habituelle de la prière & des sacrements?

A qui donc pourra-t-elle persuader que nos églises sont peuplées de dévotes qui n'en ont que le nom, & que ces existences, exemplaires, ces vertus éclatantes & modestes à la fois, cachent, la plupart du temps, une révoltante hypocrisie? Sommes-nous donc revenus au temps où l'Eglise était toute-puissante dans l'État; où il faisait bon,

(1) Librairie Hachette. *Bibliothèque Rose*. — Chaque volume broché, 2 fr.; relié, 3 fr. 50.



pour acquérir la considération, les emplois, la fortune, d'avoir au moins un vernis de religion ? L'époque de madame de Maintenon & de Marie-Thérèse d'Autriche est bien loin de nous, & les favoris du siècle nous ont prouvé de reste qu'il ne fallait pas aller à l'église pour arriver aux honneurs.

Nous nous honorons, pour notre compte, d'avoir connu grand nombre de dévotes, depuis des servantes jusqu'à des duchesses, & toujours nous les avons trouvées fort supérieures, par la connaissance & l'accomplissement du devoir, aux femmes, leurs égales, qui n'avaient pas ce grand soutien & cette grande lumière de la piété. Où madame Mila a-t-elle donc rencontré les types qu'elle nous dépeint ?

Nous regrettons vivement qu'à côté de pages réfléchies, sages, pleines de lumière & de piété, l'auteur en ait placé d'aussi désobligeantes & qu'il n'ait pas vu quelle défaveur il jetait sur la ferveur religieuse, la charité & la dévotion. — Quoël diront les partisans de la libre-pensée, voilà donc où aboutit l'Évangile ! Une femme du meilleur monde, pieuse (ses conseils le disent assez), avoue

que tant d'alliage se mêle au métal d'argent ou d'or ; que des défauts si marquants, des vices aussi rebutants s'accordent avec la vie chrétienne ! La philosophie pure vaudrait mieux que le catéchisme !

Voilà ce qu'ils diront, parce que madame la comtesse Mila n'a pas su retenir sa plume sarcastique, parce qu'elle a grossi des travers (nous confessons les travers, nous nions les vices), parce qu'elle a trouvé amusant de faire rire aux dépens de ses modèles ! Nous lui conseillons de détacher ses *Conseils*, de les réunir en un joli petit volume, & de faire amende honorable aux femmes pieuses d'Italie, de France, d'Autriche, d'Espagne, qu'elle a calomniées. Encore une observation : nous avons inutilement cherché dans ce livre la lettre de Mgr Mermillod, annoncée sur le titre, & dont la promesse recommandait l'ouvrage ; nous constatons qu'elle ne s'y trouve pas (1).

M. B.

(1) Un volume, chez Sauton, 41, rue du Bac, Paris. Prix : 3 fr. 50.

## LETTRES A NATHALIE

### DEUXIÈME SÉRIE

#### HUITIÈME LETTRE

#### DE L'INDÉCISION

MA CHÈRE NATHALIE,

**J**e ne puis pas vous dire combien je suis touché de votre dernière lettre.

Comment, ma chère enfant, vous attachez assez d'importance & de prix à ce que je puis vous écrire pour conserver mes lettres dans un tiroir spécial, & si j'en crois votre gracieuse description, dans une sorte d'écrin fait tout exprès ? Comment, vous poussez assez loin votre confiance en votre cousin pour aller chercher dans nos anciennes communications un remède contre le mal présent de votre âme !

Laissez-moi vous le dire, ma chère cousine : s'il m'est arrivé parfois d'empiéter un peu sur le temps dû à des occupations plus sévères & plus officielles pour ne point avoir à abrégé les réponses que je vous faisais, j'en suis bien doucement récompensé aujourd'hui, & je n'ai pu me défendre de relire une seconde & une troisième fois cette charmante consultation que vous me donnez sur la crise où se trouve aujourd'hui votre caractère.

Je me souviens très-bien, en effet, d'avoir autrefois causé fort longuement avec vous du caprice. C'est un défaut qui cadrerait mal avec votre gravité & votre valeur morale. Vous vous en êtes heureusement dé faite ; mais je ne voudrais pas, plus que vous, affirmer qu'en renonçant aux entraînements du caprice, vous avez abjuré aussi les lenteurs & les retardements de l'indécision.

Vous avez raison, en effet, de dire que l'indécision n'est pas le caprice. Le caprice a quelque



chose de plus frivole, &, en dépit des désagréments qu'il sème autour de lui, quelque chose de plus superficiel & de moins profond. Avec un peu d'indulgence, on peut encore le prendre pour un enfantillage, &, dans une certaine mesure, le traiter comme tel. Je m'en réfère, au reste, à ce que j'ai pu vous dire là-dessus. Il y a au moins cet avantage dans les études morales que nous faisons ainsi de concert, que le cœur humain ne changeant point de nature, ce qui est une fois observé & dit demeure, & qu'on peut s'y reporter sans qu'il y ait rien à modifier dans ces peintures éternellement rajeunies par l'inépuisable renaissance des modèles qui leur ont servi de type.

L'indécision est bien différente du caprice. Loin qu'elle puisse être prise pour un travers sans conséquence; elle a tous les symptômes & toute la gravité d'une véritable maladie morale. Elle suffit pour réduire à l'impuissance les caractères les plus ardents & les plus généreux.

Je crois comme vous, Nathalie, que, malgré toute votre bonne volonté, l'indécision vous gagne un peu. Vous avez tellement envie de bien faire, vous êtes si passionnément éprise de l'idéal, que, si vous n'y prenez garde, vous dépenserez à le poursuivre dans vos rêves tout le temps & tous les efforts qui vous suffiraient pour l'atteindre dans la réalité.

Entrons donc, si vous le voulez bien, dans l'examen profond de votre âme. La vue de votre mal suffira pour vous en donner le remède.

Nous sommes ainsi faits que nous nous partageons, pour ainsi dire, en deux moitiés distinctes dont l'une est affectée à la tâche de réfléchir avant l'heure de l'action, & dont l'autre, une fois éclairée & avertie, paraît avoir pour mission de s'occuper des voies & moyens, afin que la résolution une fois arrêtée reçoive son plein & entier effet.

Rien de plus simple & de plus vulgaire que cette distinction. Elle se fait d'elle-même tous les jours, en dehors de toutes les analyses de la science. Voici deux routes : laquelle prendre? Je me remémore, je m'informe, je me décide, & une fois la détermination prise, il ne me reste plus qu'à poursuivre mon chemin. — Feraï-je ou ne feraï-je pas cette visite? Après réflexion, je sors de chez moi, je me dirige chez cette personne; je me fais ouvrir sa porte & son salon. Il ne me reste plus qu'à me tirer du reste & à suivre l'entretien jusqu'au bout. Le temps du retour est passé; il faut que l'action s'achève.

Le malheur est, ma chère Nathalie, que la plupart de nos actes ne présentent point cette simplicité ni ce partage si facile entre le moment de la pure délibération & celui de l'exécution. Nos actions peuvent presque toujours se différer d'une façon en quelque sorte indéfinie, s'interrompre, se reprendre, & toujours on peut employer à les arrêter l'effort qui suffirait à les poursuivre.

conduite à tenir pour éviter toute incerti-

tude & toute confusion est aussi simple que pratique.

Notre vie doit être réglée suivant l'ordre même de nos facultés.

Puisqu'on ne saurait entreprendre raisonnablement un acte de quelque importance sans l'avoir médité, sans en avoir pesé le pour & le contre, il est tout simple & tout naturel qu'on prenne un temps pour se rendre compte de la situation avant de se mettre en mouvement dans une direction ou dans l'autre. Le bon sens & la prudence veulent que cet examen ne soit pas différé. Il n'y a aucun avantage à retarder cette délibération & à la rapprocher du moment où l'action deviendra imminente. C'est, au contraire, parce qu'il a de l'espace devant lui, parce qu'il est affranchi de la nécessité d'agir à bref délai, qu'un homme se sent vraiment maître de lui-même, capable de réfléchir avec plus d'aisance & de juger avec plus de discernement. Il n'est point troublé par le contact de la réalité, ébranlé par la perspective d'une lutte, découragé peut-être par l'imminence des difficultés.

Un exemple très-simple vous fera comprendre ma pensée.

Vous avez, je suppose, acheté une maison de campagne, &, avec une sage prévoyance, vous vous êtes informé soigneusement des voisins que vous pourriez avoir. Les relations des champs comportent un peu plus de liberté, & ce sans façon, loin de vous rassurer sur les rapports que vous devez avoir pendant la saison, vous impose, à ce qu'il vous paraît fort sagement, un redoublement d'informations & de prudence.

Vous vous enquêrez donc tout doucement auprès de personnes compétentes & bien renseignées. Vous leur demandez cette vérité, tout à la fois discrète & absolue dont la conscience fait un devoir à l'amitié.

Vous apprenez, ainsi, que vos nouveaux voisins laissent à désirer sous certains points de vue, soit que l'origine de leur fortune ne soit pas très-nette, leur conduite très-appréciée, leurs idées très-avouables. Bref, avant même d'être montée en voiture, vous savez, à n'en pas douter, que ce sont là des relations dont il faut vous défendre bien loin de les rechercher. Il ne vous reste plus qu'à agir en conséquence & à conformer votre conduite à ce parti pris. Vous n'avez à considérer ni les agréments ni les excuses de cette liaison. Il n'y a pas lieu de revenir sur la sentence que vous avez vous-même portée.

Ici, Nathalie, vous allez comprendre en quoi consiste précisément l'indécision du caractère.

L'homme qui ne sait ni se faire une résolution, ni la tenir à son heure, ne manque point, en pareil cas, de quitter la ville sans avoir pris sa détermination. Il a des velléités mais pas de vouloir, des projets mais pas de résolutions, ou, s'il a décidé en gros ce qu'il ferait, il ne laisse pas de se garder à lui-même quelque porte de derrière qui lui permettra au besoin de revenir sur ses pas.



Les choses étant ainsi, au lieu de prendre l'initiative & de gouverner lui-même sa propre existence, le voilà qui se laisse tout d'abord envahir par ces voisins suspects, gens fort entrants & fort désireux de se ménager aux yeux du monde l'enviable honneur de votre intimité. L'homme indécis se laisse toucher par la bonne grâce qu'on lui prodigue, les avances qu'on lui fait, les invitations que l'on risque. Il n'a pas le courage ou le bon sens de se dire que tous ces moyens d'attraction rentrent, en définitive, dans le programme vulgaire des procédés usités pour s'emparer d'autrui. Il n'y a rien de commun absolument entre cette mise en scène plus ou moins heureuse ou plus ou moins habile, & la dose de considération & d'honneur à laquelle vos voisins peuvent prétendre dans le monde.

Ce qu'il y a de plus étrange dans l'homme indécis, c'est que, la plupart du temps, il a vu mieux que personne les périls & les inconvénients du parti auquel il va finir par s'arrêter. Vous avez pu l'entendre, pour ne point sortir de l'exemple dont nous servons, débâter contre les fortunes aspects, les réputations équivoques, les façons d'agir douteuses, tout cela à propos de ces mêmes voisins qu'un revirement d'esprit va introduire chez lui jusqu'à en faire bientôt ses meilleurs amis.

J'ai entendu des mères & des pères protester avec indignation contre ces éducations boiteuses, mal dirigées, abrutissantes, qui, pour conduire un jeune homme au diplôme de bachelier ès lettres, le soumettent à un régime assez semblable à celui de l'entraînement dans les courses de chevaux. Il est bien entendu qu'on ne leur apprend absolument rien, que leur esprit demeure dans la plus complète inaction, que leur mémoire, tout au plus, est appelée à s'exercer, & qu'il s'agit de présenter, à une heure donnée, quelques apparences de savoir, sauf à tout oublier dans les vingt-quatre heures qui suivront l'examen. Voilà ce que des parents se sont répété tous les jours, pendant douze ou quinze années, pour s'encourager à ne point tomber dans cette erreur & dans cette faute. Mais comme ils ne savent point faire de différence entre le temps de la réflexion & le moment de l'action, entre l'heure où l'on raisonne & celle où l'on exécute, il se trouve que leur conduite est l'image parfaite de ce qu'ils s'étaient interdit à eux-mêmes avec tant de soin & depuis si longtemps.

Il y aurait un moyen bien simple d'éviter ces hésitations & de prévenir ces retours.

Il faut se dire tout simplement, ce qui est la stricte vérité, à savoir, qu'à un certain point toute délibération doit cesser dans notre entendement. Il nous appartient de nous répéter à nous-mêmes, si nous sommes vraiment raisonnables, qu'à aucun moment nous n'aurons plus de sang-froid, de lumières, de calme d'esprit; qu'au contraire, à mesure que le moment de réaliser notre résolution se rapprochera davantage de nous, nous allons nous

sentir plus tentés de céder aux désagréments, aux ennuis, aux délais. Il est trop évident que si, au lieu d'aller résolument en avant, nous mettons sur le tapis tout cet attirail de raisons pour & de raisons contre dont nous avons déjà fait la revue, il est tout naturel que, par un instinct de faiblesse & par un mouvement de lâcheté, nous trouvions tout d'un coup plus de poids & de valeur à des considérations qui, à distance, nous avaient paru plus que médiocres. Aujourd'hui que notre résolution nous coûte, & où, pour l'accomplir, il nous faut y ajouter de notre courage, le parti de l'inertie & de l'inaction nous paraît tout d'un coup préférable. Nous nous remettons à délibérer, pour la millième fois peut-être, ce que, pour la millième fois aussi nous avons arrêté, & nous perdons à agiter le problème toute la force que nous aurions dû employer à triompher de notre propre résistance.

J'ai connu ainsi, Nathalie, un homme d'un certain âge que des circonstances particulières avaient empêché de prendre des grades dont il avait besoin pour sa profession. Les grades s'obtiennent au moyen d'examens auxquels on se présente, lorsqu'on se juge soi-même suffisamment préparé. J'ai rarement vu un spectacle plus navrant & aussi plus instructif que celui de cet homme grave, dans toute la force & la maturité de l'âge, s'assignant à lui-même six mois pour terme de sa préparation, & au moment de paraître devant ses juges tout prêts à le recevoir, imaginant tout d'un coup contre lui-même des raisons qui l'auraient fait sourire quelques semaines auparavant.

Il faut, Nathalie, savoir s'arrêter à temps, & au moment propice, substituer l'exécution à la méditation. Le temps de réfléchir une fois passé, il faut consacrer toutes ses facultés, non plus à considérer ce qui peut être fait ou ajourné, mais à accomplir ce qui a été une fois résolu. À ce moment, notre intelligence change de rôle. Nous appliquons notre raisonnement non plus à contre-balancer les hypothèses entre lesquelles nous réservions notre choix, mais à découvrir les voies & moyens pour faire aboutir notre volonté.

Je suis tellement convaincu de cette règle de conduite, que je n'hésite pas à lui donner une portée pour ainsi dire impitoyable. Lorsqu'on s'est décidé au moment opportun avec toutes les précautions convenables, il me paraît tout à fait interdit de revenir sur sa résolution & de la remettre dans le débat. Cette résolution passe dès lors, non pas seulement au rang des idées acquises, mais bien des devoirs imposés. Du moment où j'ai pleinement discerné une obligation, appuyée sur des raisons valables & auxquelles j'ai donné mon entier assentiment, je n'ai plus lieu de marchander avec ce devoir & de chercher des prétextes pour m'y soustraire. Je mets ces inquiétudes, non pas sur le compte d'une conscience trop scrupuleuse, qui craindrait de ne s'être pas assez éclairée, mais sur l'insuffisance d'un courage auquel il en coûte trop de se dépenser.



Je m'étonne peu de voir les caractères indécis n'obtenir qu'un médiocre succès dans ce qu'ils poursuivent.

Ce qui fait une grande partie de la réussite des entreprises humaines, c'est une concentration énergique de toutes nos facultés pour atteindre un but déterminé, la ferme volonté de ne jamais renoncer à ce qu'on s'est une fois proposé pour terme de ses efforts, enfin l'absence de toute hésitation & de toute inquiétude.

De ces caractères là, vraiment fermes & vraiment résolus, loyaux dans leur examen & inébranlables dans leur décision, il en reste vraiment bien peu, ma chère cousine. Ne voyez dans ce jugement, malheureusement trop certain, ni une plainte, ni une critique à l'adresse de notre siècle. La vérité est qu'aujourd'hui nous éprouvons presque tous comme une hypertrophie de notre intelligence, & notre volonté s'en trouve diminuée d'autant. Nous sommes en proie aux maladies des civilisations trop raffinées. Elles périssent par une sorte d'excès de leur intelligence, qui ne leur laisse pour ainsi dire plus de force vitale disponible pour leur volonté. Alors une grande partie des énergies nationales ou individuelles se dissipe misérablement dans des questions de théorie, dans des subtilités de pure forme, & il ne reste plus rien ou presque rien d'actif & d'énergique, lorsqu'il en faut venir à la réalité.

Aussi, un des traits distinctifs de notre époque est-il l'absence ou tout au moins la rareté des grands caractères. On fait état & estime dans le monde de tout comprendre, de tout connaître, de tout prévoir; mais on est loin d'attacher le même prix à l'énergie, à la sincérité des convictions, à la fermeté & à la persévérance de la conduite.

En dernière analyse, cette diminution de la volonté se résout en une diminution de nos vertus & de notre mérite. Notre état social finit par prendre, jusque dans ses organes vitaux & ses fonctions les plus essentielles, un caractère provisoire. On vit au jour le jour, aussi bien lorsqu'il s'agit de la chose publique que des résolutions des simples particuliers.

Cette décadence dont il faut souhaiter la fin & chercher le remède, ne peut être arrêtée que par une résurrection des volontés, & cette résurrection est, au plus haut degré, une œuvre individuelle.

Il faudrait, pour reconstituer en nous cette force diminuée du tempérament moral, nous attacher de tout notre pouvoir à ne point laisser languir en nous l'esprit de décision. Il faudrait, au risque de paraître au premier abord tomber dans les extrêmes, appliquer toute son énergie à vouloir les plus petites choses avec la même intensité que les plus grandes.

Nous regardons comme très-peu important de prendre ou de quitter un livre, de suspendre ou de poursuivre une occupation sans intérêt, de

passer par tel ou tel chemin, de faire ou de ne pas faire telle visite ou telle démarche insignifiante en elle-même.

C'est cependant sur ces infimes détails que s'use & que s'épuise notre volonté. C'est à propos de pareilles misères qu'elle s'habitue à flotter entre le oui & le non, sans vouloir & sans savoir prendre un parti.

Sans doute, ma chère Nathalie, il est d'un bien mince intérêt que telle action de soixantième ordre s'accomplisse ou ne s'accomplisse pas; mais vous ne prenez pas garde que cette même action, du moment où vous l'avez résolue dans un sens ou dans l'autre, se trouve en quelque sorte élevée à une véritable dignité morale. Autant elle était insignifiante & nulle auparavant, autant depuis que vous vous êtes promis de l'accomplir ou de l'éviter, elle a, tout au contraire, acquis d'importance. Il devient fort grave que, sans un motif suffisant, vous vous donniez à vous-même un démenti.

Je crois, ma chère cousine, que, malgré l'apparence d'une certaine sévérité, d'une certaine dureté même s'il vous plaît de la nommer ainsi, c'est un excellent système que de s'épargner à soi-même tout flottement, tout compromis, toute indécision dans les résolutions de chaque jour. C'est ainsi, c'est par des efforts & des sacrifices tout à fait imperceptibles, qu'on arrive à se faire un caractère véritablement solide & capable de ne point vous trahir, le jour où vous lui demanderez non-seulement de prendre une décision, mais de l'exécuter.

Ne doutez pas, Nathalie, que ce préjugé injustifiable & naïf, que les femmes auraient un besoin moins urgent d'être fortes & résolues; qu'elles pourraient, dans une certaine mesure, s'accommoder de quelque faiblesse de caractère; il n'en est rien. Elles ont, sans doute beaucoup à supporter dans la vie, & plus de résignation à dépenser que d'initiative à prendre. Il n'en est pas moins vrai que cette seconde espèce de fermeté, la fermeté de patience, a la même origine & les mêmes conditions que la fermeté de courage. L'indécision qui diminue notre vertu nous désarme aussi contre l'adversité. Nous faisons tout plus mal, & avec de plus grands sacrifices de luttes & de douleurs.

Puisque vous mettez tant de bonne grâce à conserver mes lettres & à les relire, enfermez les pages que voici dans quelque endroit où elles vous restent sous la main. Entreprenez avec courage l'œuvre de votre propre guérison; & lorsque vous vous sentirez faiblir dans ces premières luttes, revenez à cette description de votre âme. L'indécision est vaincue le jour où on la prend pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour un défaut, au lieu de la regarder mal à propos comme une qualité & une perfection.

Votre affectionné cousin.

ANTONIN RONDELET.



# L'ORGUEIL

---

JANE Le Coq était, certes, la plus ravissante enfant qu'on pût voir. Quand, à l'âge de cinq ans, elle poursuivait son cerceau, les Bordelais s'arrêtaient pour l'admirer; les mères jetaient sur elle des regards envieux; & les vieux matelots, qui fumaient leur pipe au soleil, l'avaient surnommée : *Beau Temps* !

Jane savait qu'elle était belle; elle l'avait compris avant de marcher, avant de prononcer le nom de sa mère, avant d'avoir joint ses petites mains devant la Vierge placée au-dessus de son berceau ! Aussi, ses tendresses enfantines n'eurent jamais qu'elle-même pour objet; elle était sa propre idole, & le culte qu'elle professait naïvement pour elle emportait toute la ferveur de son âme.

Elle était bien belle, c'est vrai ! Son profil régulier rappelait les lignes pures du Camée antique; ses yeux noirs avaient le reflet du velours & le scintillement du diamant. Cette perfection de traits donnait à sa figure une expression majestueuse & impérieuse, qui anéantissait les grâces de l'enfance. Elle voulait régner par droit de conquête, et, du haut de sa beauté, elle jetait un regard de mépris sur ses compagnes.

Jane avait une mère qui concentrait tout en elle, qui passait sa vie à genoux devant elle, transformant ainsi le sentiment maternel en un complet esclavage. Jane, née quelques mois après la mort de son père, était le seul bien & le seul amour de la veuve désolée, qui, ne désirant & n'attendant plus aucun bonheur pour elle-même, avait placé toutes ses espérances sur la tête de l'enfant chérie dont elle voyait se développer la merveilleuse beauté.

Madame Le Coq, qui n'était pas riche, portait toujours des vêtements sans valeur, & bien souvent elle fut prise pour la gouvernante de sa fille qu'elle habillait avec une élégante recherche. Loin de s'en offusquer, la pauvre mère était satisfaite de voir que Jane paraissait être une enfant de grande maison.

La monomanie des grandeurs conduit beaucoup de gens à Charenton; mais tous les enfiévrés par cette idée fixe de grimper au sommet de l'échelle sociale ne perdent pas tout à fait la tête; ils sont malheureux et ridicules, sans être complètement fous; ils se figurent que le bien suprême consiste

à voir le prochain de haut en bas & à être contemplé par lui de bas en haut. La médiocrité est à leurs yeux une maladie, un malheur, presque une honte, & pour en sortir, ils emploient les remèdes les plus scabreux, les moyens les plus énergiques, & jouent quitte ou double.

En voyant éclore la royale beauté de Jane, Madame Le Coq espérait qu'un prince quelconque, passant par Bordeaux, s'arrêterait ébloui, fasciné, puis, tombant aux pieds de Jane, la ferait princesse, comme dans les contes de fée !

La folle mère coiffait sa fille d'un chapeau de marin sur lequel on lisait : « *l'Irrésistible*. » C'était le nom de la barque sur laquelle elle voulait la faire naviguer, sans se préoccuper des écueils de la traversée.

Tandis que l'enfant grandissait, une éclatante fortune grandissait à côté d'elle. Jane avait un oncle qui devenait un personnage politique & qui, un beau jour, se réveilla ministre. Jane avait alors quinze ans !

Madame Le Coq subit une véritable transformation; ce n'était plus une femme, c'était une chose officielle ! Elle traitait sa fille avec une respectueuse déférence, car, avant tout, elle voyait en elle la nièce de Son Excellence le Ministre.

Le ministre avait pour les affaires de sa famille le sens très-juste, & il eût mieux valu assurément qu'il se contentât de s'en occuper sans se mêler de celles du pays. Il avait de suite compris que le séjour du ministère serait fatal à sa nièce, dont l'amour-propre, déjà formidable, se fût encore enivré de l'encens ministériel, et il la tint à distance; cela désespérait sa belle-sœur, qui croyait que le portefeuille de Son Excellence contenait une douzaine de maris, parmi lesquels Jane n'aurait que l'embarras du choix.

Restées à Bordeaux, où elles se considéraient en exil, les deux délaissées se consolaient en parlant à tout venant & à toute occasion du ministre, du ministère & de toutes les grandeurs de ce monde. Elles se croyaient, de bonne foi, devenues des femmes illustres & se rendaient toutes sortes d'honneurs; mais cela n'amenait pas de mari; car, s'il est flatteur d'avoir un oncle ministre, il est plus utile encore d'avoir une dot, & celle de Jane



était si légère que le moindre coup de vent pouvait l'emporter.

Trois années se passèrent ainsi; l'oncle quitta ses fonctions, puis les reprit; il avait les faveurs du souverain & ne s'inquiétait pas des cabales, bien sûr qu'il était de se retrouver toujours à flot; mais Jane tournait en vain ses beaux yeux vers Paris, son oncle avait bien autre chose à faire que de la marier, & comme sœur Anne, elle ne voyait rien venir.

Elle avait une amie, une seule, qui riait de ses airs de duchesse et se moquait très-gentiment d'elle sans l'irriter. Cette amie avait un frère, & ce frère était capitaine de cavalerie. Fernand Ritters ne possédait pas vingt navires sur l'Océan, ni des terres comme celles du marquis de Carabas; il jouissait tout simplement d'un bon patrimoine, transmis honorablement de père en fils; brillant officier, il avait rapidement franchi deux grades, & sa carrière, bien dessinée au début, promettait gloire & avancement.

Jane, ne voyant à l'horizon ni prince ni nabab, tourna ses beaux yeux vers Fernand, & son amitié pour Hélène Ritters sembla redoubler; chaque jour, les deux amies se réunissaient à la promenade, le matin; chez elles, le soir; elles ne se quittaient plus, & Fernand était souvent admis dans leur intimité. Il écoutait madame Le Coq avec déférence, quand elle parlait des grandeurs de tous les Le Coq passés, présents & futurs; pour un rien, il lui eût présenté les armes lorsqu'elle entra chez sa mère, car il était doué d'un si heureux caractère, qu'il voyait les petites gens de l'humanité sans en être jamais ni choqué ni impatienté.

Madame Ritters, moins endurante que lui à cet égard, se sentait crispée quand madame Le Coq prenait ses airs de princesse du sang.

— Cette pauvre Claire, disait-elle, tombera un de ces quatre matins de son perchoir. Qu'est-ce que cela me fait à moi que M. Le Coq soit ministre? Il ne le sera pas toujours, le temps des Richelieu et des Mazarin est passé. On est ministre aujourd'hui, on ne l'est plus demain. J'aime mieux une bonne ferme qu'un portefeuille, et quand Claire me regarde avec des airs de protection, cela ne me va pas, et un de ces jours je lui dirai: « Ma chère amie, ne faisons pas de grimaces, mon mari était colonel, mon fils sera général... »

— Pour le moins, ma mère, dit Fernand, qui riait toujours des rêves maternels de madame Ritters.

— Oui, tu seras général! général de division!

— Pourquoi pas maréchal? Accordez-moi le bâton; cela ne vous coûtera pas plus que les étoiles.

— Je sais ce que je dis: tu es intelligent, tu es brave, tu es beau, tu as le nom de ton père, et ses anciens frères d'armes pour te protéger, pour te pousser: tu arriveras!

— Il y a d'abord une chose à laquelle je désire vivement arriver, chère mère.

— Au grade de chef d'escadron, c'est vrai, il faut d'abord passer par là.

— Je ne parle pas de ma carrière militaire.

— De quoi parles-tu donc?

— D'une grâce que j'ai à vous demander.

— Ah! vilain enfant! tu as encore fait des dettes.

— Non, vous les avez payées il y a un mois; d'ailleurs, j'en fais si peu!

— Alors, tu veux un cheval?

— Si vous me le donnez, je l'accepterai, mais j'en ai deux excellents, et je n'en ai pas besoin.

— Eh bien, qu'est-ce que tu veux?

— Je veux me marier.

Madame Ritters se jeta au cou de son fils, l'étreignit contre son cœur, & s'écria: « Sois béni! »

Fernand était encore à Saint-Cyr, que sa mère désirait déjà le marier. Elle avait été si heureuse avec le brave colonel Ritters, qu'elle n'admettait pas que le bonheur fût possible hors du mariage, & depuis dix ans, elle demandait à son fils une belle-fille, comme les grenouilles de la Fontaine demandaient un roi; mais Fernand aimait passionnément son métier de soldat, sa liberté, & il répondait toujours: « Plus tard. »

Quand le premier élan de joie fut passé, madame Ritters s'écria:

« Ah! je vais bien vite te chercher une femme.

— C'est inutile.

— Comment, c'est inutile?

— Oui; vous ne devinez donc pas?

— Non.

— Je l'ai trouvée. »

Cela changeait la question; car, dans son programme maternel, madame Ritters avait toujours compté choisir elle-même sa belle-fille. Elle entendait qu'elle fût bien née, bien élevée, douce, jolie, spirituelle & riche!

« Où as-tu trouvé une femme? dit-elle enfin; & le ton dont elle faisait cette question révélait la méfiance.

— Ici.

— A Bordeaux?

— Oui.

— Dans le monde officiel où je ne vais plus, probablement?

— Non.

— Dans la société flottante: une Anglaise, une Américaine, peut-être. Est-elle catholique, au moins?

— Catholique & française.

— La fille d'un armateur?

— Non.

— D'un commerçant?

— Non.

— Mais qui donc? car parmi nos relations, il n'y a personne qui puisse te convenir.

— Il y a, au contraire, quelqu'un qui me convient à merveille.

— Qui? dis-moi qui? »



La pauvre mère, bouleversée, venait d'entrevoir vérité.

— Jane Le Coq.

— Jane Le Coq ! Mais tu es fou ! tu ne feras pas cette sottise-là.

— Oh ! chère mère, ne prononcez pas un mot pareil, vous me faites beaucoup de peine. Jane est ravissante !

— Qu'est-ce que cela me fait qu'elle soit ravissante ?

— Mais à moi, cela me fait grand plaisir, et je vous avoue même que, si je ne la trouvais pas charmante, je ne songerais pas à l'épouser.

— Parles-tu sérieusement ?

— Très-sérieusement.

Madame Ritters fondit en larmes.

« Ma mère ! s'écria Fernand en couvrant de baisers la main qu'il tenait dans les siennes ; ma mère, pourquoi pleurez-vous ? »

— Je pleure mes rêves, ton avenir, ton avancement, ton bonheur ! Jane est belle, c'est vrai ; mais la beauté ne suffit pas en ménage, il faut autre chose encore : il faut de l'argent, il faut de la raison, il faut du dévouement ! Jane est pauvre, vaine, égoïste et ambitieuse !

— Oh ! ma mère, vous ne la connaissez pas.

— Je la connais, au contraire, comme je te connais et comme je connais ta sœur ; je l'ai vue naître, et j'ai vu ses défauts se développer sous le souffle adulateur de sa mère. Je t'en supplie, ne pense pas à elle.

— Je serais un ingrat si je n'y pensais pas, car c'est elle qui, la première, a pensé à moi.

— Comment le sais-tu ?

— Elle a dit à Hélène qu'elle n'épouserait jamais que moi, et je l'ai entendue.

— Elle a dit cela pour t'inspirer de la reconnaissance, pour te forcer à songer à elle.

— Mais si elle veut que je songe à elle, c'est qu'elle a de l'attachement pour moi.

— Non ; elle a simplement envie de se marier, et elle te prend, ne trouvant pas mieux que toi. Si demain, un marquis ou un millionnaire la demandait en mariage, elle mettrait bien vite sa main dans la sienne, et ne se souviendrait seulement pas que tu existes.

— Ma mère, vous ne croyez donc pas à la franchise, à la loyauté des jeunes filles ?

— Je crois que Jane n'est pas franche ; je parle d'elle, et je ne parle pas des autres.

— Pourquoi alors l'avez-vous laissée se lier intimement avec ma sœur ?

— Parce que je n'avais aucune raison plausible pour rompre mes relations d'enfance avec madame le Coq, qui est une femme honorable, et qui croit être une bonne mère. D'ailleurs, Hélène a un caractère trop ferme et trop droit pour que je puisse redouter jamais pour elle l'influence d'un mauvais conseil ou d'un mauvais exemple. Qu'est-ce que ta sœur a répondu à Jane quand elle lui a dit ce que tu as entendu ?

— Hélène n'a pas été plus charitable que vous ; elle lui a témoigné peu d'empressement ; et c'est pourquoi, le soir même, j'ai voulu dire à Jane que je l'aime, et je l'ai dit également à sa mère, qui m'a répondu qu'elle ne considérerait comme sérieuse, qu'une demande faite par vous ; mais je n'en suis pas moins engagé, engagé d'honneur.

— Alors je n'ai plus rien à dire, je n'ai qu'à m'incliner devant une décision prise à mon insu.

— Ah ! c'était sans préméditation ; j'ai eu tort, & je le reconnais ; je me suis senti entraîné spontanément, je ne savais plus ce que je faisais.

— Et les deux femmes savaient ce qu'elles te faisaient faire ; semblables à deux araignées, elles t'ont tendu une toile, & tu t'es jeté dedans.

— Dans quelque temps vous oublierez vos préventions ; d'ailleurs, vous aussi, chère mère, vous êtes ambitieuse pour votre fils, & le ministre travaillera à mon avancement.

Un éclair de contentement passa sur le visage couvert de larmes de madame Ritters, elle saisit avec joie cette compensation.

« Allons, mère chérie, reprit Fernand profitant de cette lueur de résignation, vous me verrez avancer rapidement, & l'avancement vaut bien de l'argent. Jane vous aime déjà tendrement, vous aurez une fille de plus, diés-moi que vous me pardonnez. »

Le lendemain, madame Ritters allait demander à madame Le Coq, la main de la splendide Jane pour le capitaine Fernand Ritters. Madame Le Coq prit un air de souveraine à laquelle un ambassadeur notifie la proposition d'un souverain voisin, & elle répondit qu'elle allait communiquer cette demande à Son Excellence, qui, à titre de chef de famille, devait disposer du sort de sa nièce.

Le ministre Le Coq répondit par le télégraphe qu'il fallait donner bien vite Jane au capitaine Ritters, & qu'il était, pour sa part, enchanté de ce mariage. Le lendemain une lettre suivit la dépêche ; elle contenait une invitation pour son futur neveu qu'il désirait connaître.

Madame Ritters & Fernand partirent pour Paris ; le ministre fut charmant, & promit de concourir à l'avancement du capitaine par toutes les démarches qu'il pourrait faire. Fernand était radieux, car il voyait sa mère à moitié consolée, & il revint à Bordeaux chargé de présents pour sa belle fiancée ; mais, là, un vrai seau d'eau glacée lui fût sans cérémonie versé sur la tête par madame Le Coq qui lui tint à peu près ce langage :

« Jane est bien jeune ; il est bon de se connaître avant de se lancer ensemble dans la vie ; je ne vous donnerai ma fille que dans un an, mais, en attendant, voici sa photographie.

— Madame, répondit Fernand, la photographie m'est très-agréable à posséder, & je vous remercie de me la donner, tout en vous demandant quel est le but du stage que vous m'imposez.

— Mon but est de m'assurer de vos sentiments



réciroques; si, dans un an, vous n'avez changé d'avis ni l'un ni l'autre, je serai rassurée. »

Fernand en appela à Jane, espérant trouver en elle une auxiliaire. Jane répondit que sa mère était libre d'imposer ses conditions, & que, pour sa part, elle s'y soumettait.

Que s'était-il passé durant les huit jours d'absence du capitaine Ritters ? Rien, si ce n'est que Jane était allée à un bal dans un château aux environs de Bordeaux. La vieille marquise de Sablay, qui donnait ce bal ne connaissait pas madame Le Coq, mais sa petite nièce avait souvent rencontré Jane chez une amie, & elle avait demandé qu'elle fût invitée. Mademoiselle Le Coq avait entrevu pour la première fois de sa vie un monde inconnu. Quelques Parisiens, qui chaque année passaient les étés dans la Gironde, avaient chez eux des amis venus de tous les coins de la France. Ces trois ou quatre familles, renforcées de leurs hôtes, formaient déjà un noyau pour ainsi dire exotique, auquel la plus haute aristocratie du pays était seule mêlée. Jane aurait dû s'amuser moins qu'à l'ordinaire au milieu de gens qu'elle ne connaissait pas, mais elle était, au contraire, rentrée chez elle enivrée de plaisir.

Madame Ritters ne partagea pas les regrets de Fernand en voyant le mariage ajourné; elle se dit que c'était du temps de gagné, & s'abstenant de toute démarche & de toute réflexion, elle se contenta de prier Dieu de protéger son fils, qui, ostensiblement fiancé à Jane, retourna à son régiment, & entretenait avec elle une correspondance autorisée par madame Le Coq.

Six mois se passèrent ainsi, &, durant cet intervalle, un fonctionnaire remplissant un rôle très-important fut envoyé à Bordeaux. Ce fonctionnaire qui n'avait pas de fortune, avait épousé une vieille fille monstrueusement laide & très-riche. Jusqu'à l'âge de quarante ans, cette héritière était restée absolument pauvre; au moment où elle entra dans la cinquième dizaine de son âge, il lui tomba un héritage considérable sur la tête &, à l'instant même, un mari tomba à ses pieds. Elle le prit bien vite, & se mit à jouer à la *jeune femme*, comme les petites filles jouent à la *dame*. Tout ceci s'était passé environ douze ans avant son arrivée à Bordeaux & à mesure que le temps avait marché, l'ambition était venue à cette femme, privée dans sa jeunesse de toute espèce de satisfaction d'amour-propre. Elle voulait rattraper le temps perdu, être entourée, adulée & pour atteindre ce but, il suffisait d'arriver à une situation élevée; aussi elle intriguait pour faire avancer son mari, & il avançait.

Aussitôt installée à Bordeaux, elle pensa qu'elle serait agréable au ministre en patronnant sa belle sœur & sa nièce; elle les attira chez elle, & bientôt la mère & la fille devinrent les chattes de sa maison; elles faisaient quatorzième & quizième à table, elles se laissaient promener en voiture du matin au soir, stationnant aux portes quand madame du Taillay ne jugeait pas à propos de les introduire là où

elle entra; les deux pauvres femmes se rendirent profondément ridicules, &, de la meilleure foi du monde, elles se croyaient enviées par tous les habitants de leur ville natale.

Madame Le Coq était littéralement en extase devant madame du Taillay; elle l'écoutait avec admiration, & suivait d'un regard respectueux ses moindres mouvements.

Il était pourtant difficile d'être plus laide, plus disgracieuse & voire même plus grotesque que madame du Taillay; grande & anguleuse, elle ressemblait à ces araignées, hautes sur pattes, qu'on nomme des faucheuses. Son nez busqué, son menton en retraite & sa bouche sans terme composaient une figure analogue à celles qu'on taille avec un couteau dans un marron d'Inde; ses yeux avaient été oubliés; à leur place, deux petits trous informes renfermaient, dans leur profondeur, une prunelle vague & vitreuse. Voilà la femme qui, grâce à ses millions & au grade de son mari, fascina les deux pauvres ambitieuses.

Un jour madame du Taillay trônait dans son salon à l'ombre d'un vrai bosquet, — elle aimait les décors, les effets de verdure & de lumière, — tout en causant elle promenait ses mains de squellette sur des fleurs, ou elle tortillait des bijoux dans ses doigts. Les nombreuses visites qu'elle avait reçues l'avaient fatiguée, et ce fut d'une voix mourante qu'elle souhaita la bienvenue à madame Le Coq & à Jane qu'elle appelait *sa favorite*.

« Eh bien, chère belle, lui dit-elle, pensez-vous toujours à votre fiancé ? »

— Elle y pense quelquefois, dit vivement madame Le Coq qui, pour une raison ou pour une autre, ne voulut pas laisser à sa fille le soin de répondre.

— Quelquefois, reprit madame du Taillay, c'est trop, ou ce n'est pas assez.

— Pourquoi ? dit Jane.

— Parce que, si vous êtes contente de votre choix, il faudrait penser sans cesse à ce capitaine; & si vous êtes hésitante, indécise, comme vous me faites l'effet de l'être, il n'y faudrait plus penser du tout.

— Jane était si jeune quand M. Ritters l'a demandée en mariage, qu'elle ne savait pas trop ce qu'elle faisait en disant oui.

— Je m'en suis toujours doutée, car, franchement, vous n'avez l'air enchantée ni l'une ni l'autre. Comment est-il cet officier ?

— Il monte remarquablement à cheval, dit Jane.

— Et ma fille se réjouit d'y monter avec lui; c'était son rêve d'avoir une amazone.

— Tout cela est très-bien; mais enfin on ne se marie pas uniquement pour monter à cheval, & d'ailleurs un autre mari aurait pu lui procurer ce plaisir; il y a beaucoup d'officiers de cavalerie dans l'armée, et même, hors de l'armée, on voit des hommes riches, jeunes, élégants, qui aiment les chevaux.



Est-il riche, votre capitaine, chère enfant ?

— Une médiocrité très-dorée, répondit madame Le Coq.

— Ce n'est pas assez ! Il faudrait, à votre fille, une existence de *high life*, des diamants et un hôtel ; n'est-ce pas, chère belle ?

— Oui, madame, mais où trouver cela ?

— Ah ! pour trouver tout cela, il ne faut pas se presser, ni accepter, ainsi que vous l'avez fait, la première épauvette qui se présente. »

Jane rougit de dépit & madame Le Coq se mordit les lèvres. Quand on se fait le *toutou* d'un personnage important, il faut pourtant bien s'attendre à recevoir par-ci par-là un coup de pied.

La mère & la fille furent envahies par une idée qui sommeillait depuis six mois au fond de leur cœur ; elles avaient eu tort de se contenter d'un mari & d'un gendre six fois plus riche qu'elles, bien élevé, franc, intelligent & intrépide. Tout cela ne suffisait pas. Mais que fallait-il donc ?

Jane se souvenait du bal de madame de Sablay, & elle se disait qu'elle aussi ferait une bien jolie marquise ; elle se serait même contentée d'être comtesse, pourvu qu'on lui donnât une couronne de comte en diamants pour poser sur ses cheveux. Les neuf perles ressortent si bien ! En diadème, c'est même plus joli qu'une couronne de marquise !

Madame Le Coq rêvait de choses plus solides : un château dans le Périgord ou en Bretagne, quelque chose de majestueux ; un hôtel à Paris, une de ces jolies habitations modernes si commodes, si confortables ; cinq ou six domestiques, cela suffit ; deux ou trois bons chevaux ; un landeau & un coupé, tout cela est bien raisonnable ; c'est le bien-être sans luxe.

Les deux femmes marchaient en silence, côte à côte, n'osant pas échanger leurs pensées. Quand elles arrivèrent chez elles, il faisait presque nuit ; dans leur salon, quelqu'un les attendait ; elles ne distinguèrent rien d'abord ; mais un son de voix bien connu vint frapper leurs oreilles, et deux mains amies, deux mains loyales, saisirent leurs mains.

« Ah ! c'est vous ! Fernand ! dit Jane.

— C'est vous, *monsieur* ! dit madame Le Coq. »

Fernand ne pouvait donner ni un château féodal, ni un hôtel à Paris, ni une couronne de comte en diamants, et sa présence inopinée venait arrêter les rêves des *Mille et une Nuits* qui tournoyaient dans les cerveaux ambitieux des deux pauvres folles.

Fernand offrait un nom noblement porté, ses bonnes terres du Berri & la maison de sa mère ; mais tout cela ne suffisait plus. Sa fiancée restait en face de lui sans qu'un sourire passât sur ses lèvres, sans qu'un mot sortît de sa bouche, & celle qu'il voulait aimer comme une mère avait l'air de lui dire : « Que venez-vous faire ici ? »

Ce fut Jane qui, la première, retrouva son aplomb et ses esprits :

« Vous avez un congé ? dit-elle.

— Non, une permission de quinze jours.

— C'est ennuyeux que vous soyez venu au moment des bals ?

— Pourquoi ?

— Parce qu'on va nous regarder, nous examiner.

— Eh bien, n'y allons pas. »

Elle lui lança un regard d'hyène.

— Ne pas aller au bal, moi, mais vous êtes fou !

— Tant que Jane sera à Bordeaux, dit madame Le Coq, il ne peut y avoir de fêtes sans elle.

— C'est vrai, répondit Fernand, j'étais égoïste. »

Jane aperçut alors un petit coffre posé modestement à terre, dans un coin.

« Qu'est-ce donc que cela ? dit-elle.

— Ouvrez-le, & vous le saurez. »

Le coffre contenait des fleurs à profusion, des garnitures de robes, roses du Bengale, camélias, myosotis, plantes d'eau. Avec une robe blanche, Jane pouvait varier ses toilettes à l'infini. Puis, au fond du coffre, un éventail ravissant, & un peigne de turquoises.

Toutes ces choses firent diversion aux grands rêves ; elle les tenait, & la réalité, quand elle est agréable, a toujours une certaine supériorité sur les châteaux en Espagne !

Jane, à genoux devant le coffre, redevenait jeune fille ; cependant pas un remerciement ne vint prouver à Fernand qu'elle était contente ; elle considérait cela comme chose due, & elle essayait tour à tour les guirlandes en se regardant dans la glace, sans jeter un regard sur son fiancé.

Il rentra chez sa mère assez triste. Madame Ritters ne parla ni de Jane ni de madame Le Coq ; l'intelligente femme avait compris que le silence serait sa plus puissante critique ; mais après le dîner, Hélène alla s'asseoir près de son frère & l'embrassa tendrement, puis elle lui dit bien bas : — Elle ne t'aime pas !

Fernand tressaillit, car les paroles de sa sœur traduisaient le doute navrant qui errait dans son âme.

« Elle ne t'aime pas, répéta Hélène, et si tu l'épouses, tu seras malheureux.

— Que sais-tu donc ?

— Je sais que si j'avais un fiancé comme toi, je penserais à lui & non à moi. En son absence, je ne chercherais ni à l'oublier ni à plaire aux autres. Du reste, tu es ici, vois ce qui se passe et juge toi-même. »

Fernand, pour toute réponse, embrassa sa sœur, puis il se leva & sortit.

Une heure après, il était au théâtre ou pour mieux dire au foyer du théâtre ; il s'approcha de deux officiers & leur demanda si on s'amusait à Bordeaux ?

« Assez, répondit un sous-lieutenant qui paraissait disposé à s'amuser partout : le préfet reçoit, madame du Taillay donne des bals splendides & dans plusieurs maisons particulières on danse



aussi ; nous sommes arrivés depuis trois mois , & nous n'avons pas à nous plaindre .

— Y a-t-il de jolies femmes ?

— Oui , mais , sans comparaison , la plus belle de toutes c'est mademoiselle Le Coq , la nièce du ministre . Elle épousera , je crois , le baron de Tour ; il lui fait une cour assidue .

— Mais non , reprit l'autre officier , elle est fiancée à un capitaine de cavalerie dont j'ai oublié le nom .

— Oh ! fiancée ! fiancée , tant que vous voudrez , mais... »

Un coup de sonnette annonçant la levée du rideau , les officiers saluèrent Fernand qui commençait à se trouver fort mal à l'aise , & ne savait comment se soustraire à une conversation qu'il avait provoquée .

Il sortit du théâtre comme il était sorti de chez lui , ne se trouvant bien nulle part , & dévoré du désir de voir & de savoir . Machinalement il arriva sous les fenêtres de Jane ; elles étaient éclairées , & on voyait passer des ombres ; il y avait du monde chez madame Le Coq & on n'avait pas dit à Fernand : « restez à dîner » ; on ne lui avait même pas dit : « venez ce soir » .

L'appartement de madame Le Coq était situé au second étage . Fernand se mit à aller et venir sur le trottoir du côté opposé de la rue , & sa faction dura plus de deux heures . Il entendit le son du piano et il vit tourner les ombres . Sa tête commençait à tourner aussi ; il avait le vertige ; il lui prenait des envies folles de monter & de dire à madame Le Coq : « Qui donc est ici ? Qui donc » danse avec Jane quand je suis dans la rue ? »

Enfin son supplice eut un terme ; le piano ne vint plus rire à ses oreilles ; les ombres disparurent ; la porte de la maison s'ouvrit , et il vit sortir deux femmes et trois hommes . Un des hommes reconduisait les femmes , et les deux autres tournèrent du côté opposé ; mais avant de se séparer on échangea quelques mots , on alluma des cigares , & Fernand entendit une des femmes dire d'une voix moqueuse :

— Eh bien , monsieur de Tour , je maintiens mon pari , dix livres de bonbons contre une caisse de cigares , vous l'épouserez .

— Non , madame , j'admire , je danse , mais je n'épouse pas . »

COMTESSE DE MIRABEAU .

(La suite au prochain numéro.)

## LE MARIAGE DE THÈCLE

(SUITE.)

### III

THÈCLE ne dormit pas la nuit , ou du moins ses courts sommeils furent si remplis de rêves qu'ils ressemblaient à la vie la plus active & la plus remuante : c'était toujours sa tante , les Lauriers , les scènes du passé , les fêtes que promettait l'avenir qui passaient devant ses yeux fermés , & faisaient miroiter des images plus accentuées & plus douces que la plus belle réalité ; c'est le propre des rêves : heureux qui laisse les siens entre les rideaux de sa couche ! Thècle se réveilla sous l'impression vive qu'elle avait reçue le soir ; il y avait du nouveau ! le lendemain ne ressemblerait pas à la veille & à l'ennuyeux cortège des jours écoulés ! elle verrait un visage inconnu , elle entendrait parler du monde , des livres , des nouveautés dont l'écho lointain n'arrivait pas dans cette vallée tranquille & dans ce château voué à

l'étude & à la solitude ; le mariage vers lequel elle se sentait attirée , ces fêtes , ces scènes de la vie qui la rendaient rêveuse , allaient prendre une existence réelle ; elle entendrait parler d'autre chose que des terrains tertiaires ou dévoniens , d'autre chose que de la lingerie de Joséphe , d'autre chose que de la vachie , des poussins & des récoltes de maîtresse Thibaut ! Il faudrait avoir vécu dans l'ennui & le désœuvrement , ces dangereuses étapes des passions , pour comprendre ce que peut être le nouveau , l'imprévu , pour un cœur & une cervelle de vingt ans !

Aussitôt après le déjeuner , vite expédié , elle monta en voiture avec Joséphe , qui murmurait de ce qu'on l'enlevait à ses habitudes , & un jour de lessive encore ! & elles allèrent au grand trot vers ces Lauriers que Thècle avait vus cent fois , mais qu'elle venait , semblait-il , de découvrir comme Colomb découvrit l'Amérique .

Deux grandes voitures , surchargées de meubles & de caisses , attendaient à la porte du château ; le notaire , le tapissier , des ouvriers allaient de



chambre en chambre, donnaient des ordres & prenaient des dispositions.

Depuis plusieurs années, ce logis, asile autrefois d'une famille nombreuse, était inhabité; & quoique le soleil entrât en roi par les fenêtres ouvertes, Thècle trouva que les Lauriers ne répondaient pas à l'idée poétique que sa tante en avait gardée. Toute la mélancolie de l'abandon & de la mort planaient sur ces grandes salles vides, autour de ces foyers éteints, le long de ces murs aux peintures décolorées & qui conservaient la trace des habitudes domestiques d'autrefois. Là, se trouvait jadis le piano qui avait résonné sous les doigts des jeunes filles; là, les tableaux, les portraits qui rappelaient tant d'êtres chers & disparus; là, la bibliothèque où l'on cherchait des distractions pour les longues soirées d'hiver; maintenant tout est désert & vide; l'araignée file aux plafonds ses toiles impalpables; la poussière jette un voile gris sur les marbres & les sculptures, & dans le jardin abandonné, la mauve, les ronces, les plantes traînantes ont envahi les allées & deshonoré les gazons. Mais déjà, avec la promptitude & le brio de l'ouvrier parisien, le tapissier & ses aides déblaient le vestibule, déchargeaient les meubles, pendant que deux ou trois robustes servantes nettoient les parquets; c'est un branle-bas bruyant & général, au milieu duquel Thècle se trouve un peu fourvoyée; elle regarde cependant, elle détermine la place de certains objets; elle voit qu'un charmant mobilier, sculpté dans la Forêt-Noire, conviendra à un petit salon qui ouvre sur le parc; qu'une pièce du premier, avec un spacieux balcon, dominant des parterres où des rosiers remontants se sont obstinés à vivre & à fleurir, fera une belle bibliothèque; de grandes caisses pleines de livres sont empilées dans les corridors. Elle jette les yeux sur les plantations, & elle voit que, si la futaie est magnifique, les détails sont absolument négligés, aucune fleur n'égaie cette vaste étendue; elle fait ses projets; mais Joséphe vient & l'interrompt :

« Ne pensez-vous pas, mademoiselle, qu'il serait temps de retourner à Herzey ? je suis sûre que les ouvrières me gâchent mon ouvrage; &, d'ailleurs, vous ne faites rien ici; on n'a pas encore besoin de vous.

— Allons! dit Thècle avec docilité. Nous reviendrons demain avec le jardinier. Mais, Joséphe, vous ne paraissez pas trop contente de revoir madame de Sénonges ? ajouta-t-elle lorsqu'elle se vit en voiture à côté de la gouvernante. Vous la connaissez pourtant ?

— Seigneur ! si je la connais ! est-ce que nous n'avons pas été quasi élevées ensemble; ma mère était la lingère de votre grand-mère. Si je connais madame de Sénonges ?

— Eh bien ?

— Eh bien, mademoiselle, je vas vous parler franc : je préfère M. le comte à madame sa sœur, & cela, des millions de fois.

— Pourquoi donc ?

— Ça! c'est mon secret.

— Ma tante n'est pas aimable ?

— Que si ! que si ! c'est une dame à la mode, vous verrez ! elle parle bien, elle chante bien, elle a un air de princesse, des yeux fiers, des yeux doux, comme elle veut.

— Tout cela est charmant.

— Oui, sans doute, mais tout n'est pas là. »

Tout n'est pas là était le mot favori de Joséphe; il était souvent gros de réticences & de sous-entendus; Thècle conclut que sa tante avait peut-être froissé le chatouilleux amour-propre de la vieille domestique, & elle ne poussa pas plus loin ses questions. Le lendemain, à la première heure, elle revint aux Lauriers; les ouvriers avaient activé leur besogne, la maison revêtait une physionomie vivante & animée, & Thècle, en voyant ce mobilier plein de grâce & d'originalité, ces beaux tableaux, ces multiples objets d'art, se trouva dans une atmosphère créée à souhait pour elle; elle eut un plaisir extrême à arranger une étagère, à placer harmonieusement les miroirs anciens, les vases, les tableaux, les gravures qui faisaient de ces salons champêtres de petits musées; le jardinier repourrait de son mieux tous les parterres, & en quatre jours cette grande entreprise se trouva presque terminée. Debout sur une échelle, Thècle arrangeait la bibliothèque, & elle ne pouvait s'empêcher d'ouvrir les livres à l'aspect moderne qui sortaient des caisses & allaient prendre place sur les rayons d'ébène: c'était un éblouissement de noms inconnus. — Balzac — George Sand — Mérimée — Jules Sandeau. — Elle lisait par-ci par-là quelques lignes, une description minutieuse, celle de la boutique du Chat qui pelote par exemple, une réflexion hardie, un mot passionné, & elle fermait le volume en se disant :

« Quel dommage ! je ne saurai jamais ce que cela devient ! c'est cependant plus amusant que madame Tarbé des Sablons ou madame Delafaye-Bréhier !

— Mademoiselle ! mademoiselle ! s'écria Joséphe en accourant, descendez ! mais ne tombez pas : voilà madame de Sénonges. »

Thècle sauta lestement à bas de son échelle, et foulant aux pieds la littérature romantique éparse sur la terre, elle courut et reçut à la descente de voiture madame de Sénonges !

« Ma chère petite, mon amour, que vous êtes donc aimable ! Vous m'attendiez ?

— Oh ! oui, ma tante, tous les jours, quoique vous n'en eussiez pas indiqué un précis.

— Précis ? oh ! non ; je ne suis précise en rien ; demandez plutôt à Joséphe, que je vois là... Voilà donc les Lauriers tant rêvés, mais beaucoup plus jolis qu'autrefois... Vous avez fait des merveilles, ma chère Thècle. »

Elle s'exaltait ainsi en entrant dans le vestibule que Thècle avait fait remplir d'arbustes & de gigantesques bouquets; l'escalier avait sur chaque marche, un pot de géranium ou de reines-ma-



guerites, & le salon, arrangé à merveille, laissait voir les grands arbres du parc, illuminés par un doux soleil d'automne.

« C'est ravissant, répétait madame de Sénonges ; beaucoup plus joli qu'au temps des Noittel ; seulement, nous avions quinze ans, et nous en avons aujourd'hui... »

Elle n'acheva pas ; Thècle la regardait avec une admiration naïve, telle que, peut-être, en ses plus beaux jours n'en avait pas inspirée madame de Sénonges ; fort jolie jadis, elle était encore, en dépit de ses dix lustres, un type de grâce & de coquetterie voilée. L'art le plus étudié avait présidé à sa toilette : elle ne portait que les couleurs et les formes qui lui seyaient ; ce visage d'une fraîche pâleur était peint probablement, mais si peu & si bien ! Ces cheveux, si bien arrangés, devaient quelque chose aux emprunts ; mais avec quelle adresse le faux et le vrai se confondaient dans ces belles boucles & ces tresses brillantes ! Ses beaux yeux avaient tour à tour de la vivacité & de la langueur ; dans le geste, dans l'attitude, sa grâce, sa distinction étaient incomparables ; Thècle la regardait, fascinée.

« Et mon frère ? dit-elle, après avoir longtemps regardé d'un air ému le salon et le paysage qui lui parlaient le langage muet des souvenirs.

— Mon père va venir me chercher ; il sera bien heureux, ma tante !

— Et moi, chère ! il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus, il vit dans une Thébaïde.

— Oui, ma tante, avec ses livres.

— Oui, des études terribles, arides, indéchiffrables. J'avoue que je ne saurais comprendre ce goût-là, & cependant j'aime la lecture.

— Vous avez tant de livres, chère tante !

— Je crois que ma petite Ève a jeté un regard sur le fruit défendu !

— J'ai ouvert deux ou trois volumes, des *Scènes de la vie privée*, *Valentine*.

— Taisez-vous donc, petite fille ! qu'on ne vous entende pas... plus tard, quand je vous connaîtrai mieux, nous choisirons dans mes livres...

Sur ces entrefaites, M. d'Herzey arriva ; il eut un vif sentiment de joie en revoyant cette sœur unique dont il était séparé depuis longtemps ; il l'embrassa à plusieurs reprises, & après un premier moment de silence, d'attendrissement, qui mouilla les yeux de madame de Sénonges & fit rouler des larmes sur la figure mâle du comte, on se mit à dévider le fuseau des souvenirs. Madame de Sénonges n'avait rien oublié ; sa mémoire complaisante lui fournissait les noms, les dates, rappelait les dires & les figures de jadis, & le comte, rajeuni, enchanté, s'écria enfin :

« C'est admirable, Amélie ! il semble que vous n'ayez pas quitté nos Vosges. Et vos pérégrinations par le monde, qu'en faites-vous donc ?

— Je m'en souviens comme je me souviens de notre enfance, mon cher Adalbert ; je n'oublie

jamais ce qui a frappé mon imagination & mon cœur. »

M. d'Herzey fut enchanté de sa sœur ; elle lui parut simple, aimable, pleine de bonhomie & de distinction à la fois, & il ne trouva rien à redire à l'enthousiasme que Thècle éprouvait pour sa tante. Il refaisait connaissance ; depuis trente ans, il ne l'avait vue qu'à de longs intervalles ; jamais, quoique unis de si près par le sang, jamais il n'avait causé à fond avec elle ; dans leurs rapports, tout avait été superficiel & à fleur de peau ; elle connaissait son frère beaucoup moins que le plus indifférent des hommes qui venaient le soir dans son salon. Il voyait de sa sœur la surface élégante et riante, & absorbé dans ces études qui captivent ceux qu'elles ont une fois enlacés, il n'alla pas plus loin. Il ne vit pas, sous ces formes gracieuses, un égoïsme profond ; il ne devina pas que cet esprit, à qui il ne demandait qu'une conversation légère, était gâté & faussé par les conceptions romanesques qui formaient son unique nourriture ; il ne soupçonna pas que, pour madame de Sénonges, il n'existait ici-bas, que deux choses & deux mots — s'ennuyer, s'amuser, — et que, si Dieu l'avait gardée, si elle n'avait pas immolé en riant sa propre destinée, il se pourrait qu'un beau jour, pour se distraire, elle fit peu de cas de celle d'autrui... Rien de plus féroces, parfois, que les gens qui ne consentent pas à s'ennuyer. Il ne fit pas de voyage de découvertes dans l'âme de sa sœur ; pleinement confiant et tranquille, il vit avec plaisir que Thècle devenait la compagne inséparable de madame de Sénonges.

L'automne était délicieux ; tous les matins, le soleil se levait au milieu d'un brouillard d'argent qui, bientôt dissipé, ne laissait sur la campagne qu'un réseau de perles étincelantes ; les bois revêtaient la dernière parure de l'année, et madame de Sénonges ne se lassait pas de la promenade dans ce pays dont tous les plis lui étaient connus ; elle allait avec Thècle à la recherche de ce ruisseau, où, dans sa jeunesse, on pêchait des truites, de cette ferme où elle avait bu du lait et du kirsch mêlés, de ce beau point de vue qu'elle avait admiré avec ses jeunes amies, de cette vallée que l'on voyait au printemps bleue de pervenches, & à l'automne rouge de bruyères... Elles allaient, elles causaient ; madame de Sénonges ranimait ses souvenirs d'autrefois, les fêtes qu'on donnait dans les châteaux voisins, sa première rencontre avec le brillant officier qui devint son mari, & récits plus dangereux, ses songes de jeunesse. Assurément, ses songes n'étaient pas criminels, mais ils n'étaient pas non plus tout à fait innocents : quoiqu'elle eût été, selon l'expression romaine, l'épouse d'un seul époux, elle ne lui avait pas apporté avec le don de sa main, cette pureté jalouse d'elle-même, ce cœur gardé par la piété & la modestie, sanctuaire inviolable qui ne doit appartenir qu'à Dieu & à l'époux choisi ; bien des noms avaient hanté sa mémoire, bien des images



avaient flotté devant ses yeux; les romans, ces grands plaidoyers d'amour, avaient fait leur œuvre en elle, & à la vue des bois et des monts de son pays natal, les impressions de la jeunesse s'éveillaient dans sa mémoire; elle s'en amusait, elle les développait, et dans de longues conversations, elle redisait à Thècle qu'aimer est le but de la vie, plaire le rôle des femmes, & que les moments heureux & complets de l'existence ne sont pas ceux où l'âme a généreusement accompli son devoir, mais ceux où elle a frémi sous l'émotion rapide de la plus éphémère des passions.

Thècle écoutait, attentive, absorbée; son âme s'énervait et s'enflammait à la fois. L'Esprit-Saint n'a-t-il pas dit: « Il suffit d'une étincelle pour embraser une grande forêt, et il suffit d'une parole dangereuse pour embraser une âme? » Quoique la parole de madame de Sénonges fût délicate et voilée, cependant elle suffisait à éveiller dans l'âme de Thècle des aspirations vers un bonheur inconnu, vers de poétiques chimères dont la comparaison rendrait froides et mornes les réalités de l'avenir.

Monsieur d'Herzey croyait sa fille en parfaite sûreté; il la trouvait même, grâce à sa tante, plus aimable & plus formée au monde, & il s'applaudissait de la fantaisie qui avait amené madame de Sénonges aux Lauriers. Joséphe, très-observatrice de son naturel, ne partageait pas le contentement de son maître; elle secouait la tête et disait:

« Madame Amélie a toujours la tête jeune, elle n'a pas idée qu'on puisse faire autre chose en ce monde que s'amuser. Tout n'est pas là cependant. »

Madame de Sénonges prolongea son séjour aux Lauriers; les feuilles jonchaient la terre, le givre couvrait les sapins, la neige même avait paru & elle n'était pas encore retournée à Paris. Le désir lui en vint subitement; on annonçait à l'Opéra une pièce nouvelle, où devait briller tout le luxe moderne; aussitôt son imagination se monta, elle écrivit pour retenir sa loge, ses domestiques firent hâtivement ses préparatifs de départ, et l'attrait de Paris agissant, elle parut se détacher sans l'ombre d'un regret de son pays & de sa famille retrouvés. Pourtant, dans sa visite d'adieu, elle dit à Thècle, qui paraissait triste:

« Ma très-chère, je vous ai apporté une caisse de livres pour vous aider à passer ces mortelles soirées d'hiver. Vous trouvez bon, mon frère? »

— Je pense que vous ne pouvez que faire un bon choix, ma chère Amélie.

— Du Châteaubriand, quelques romans de madame de Bawr, un peu de littérature moderne, tout ce qu'il y a de plus innocent.

— Fort bien.

— Je pense que vous me donnerez Thècle au printemps.

— C'est convenu; je vous l'amènerai & je verrai en même temps M. de Quatrefages; j'ai quelques vus à lui communiquer sur les fouilles de Solutré

& ces crânes de race mongoloïde... Au fait, c'est possible... Nos aïeux sont venus de l'Asie: l'Asie est la grande fabrique de la race humaine. »

Les dames ne répliquèrent pas, et pour cause.

#### IV

Que l'hiver passa vite! & pourtant les vieux paysans des Vosges n'en avaient pas vu de plus rude & de plus long! Un tapis d'hermine couvrait monts & vallées; les cascades étaient immobiles, un morne silence planait sur les champs; tout, autour d'elle, était triste comme l'hiver, sévère comme la solitude; & cependant Thècle ne s'ennuyait pas. Elle avait sous la main un trésor auquel elle ne se lassait pas de puiser: la lecture, qu'elle avait toujours aimée, devint une passion irrésistible, dès qu'elle eut fait connaissance avec ces créations ardentes, ces fictions romanesques qui font vivre des illusions, des chimères, des faiblesses, des fautes d'une vie plus palpitante que les plus touchantes réalités. L'absence de contrôle, la solitude, dangereuse à qui n'y vit pas avec Dieu, une certaine paresse de l'esprit, une langueur de l'âme favorisèrent l'action puissante des romans sur le cœur de Thècle; ces livres étaient comme un entretien avec une personne aimée; elle écoutait passionnément, comme la Didon de Virgile, les récits dangereux; elle s'enivrait de la poésie du style et des images, & elle se laissait persuader peu à peu que dans ces fables résidait la vérité, que ces doctrines d'égoïsme à deux formaient l'idéal du bien & du beau, & enflammée de la soif des biens imaginaires, elle désirait aimer comme *Eugénie Grandet*; elle voulait être aimée comme *Blanca*. Les notions justes s'obscurcissaient dans son âme; ne voyait-elle pas ses héroïnes vivre sans croyance & sans religion, bannies de leur famille, maudites par leur père, & toujours heureuses, en dépit de tout, heureuses sur les ruines de tout ce qui fait ici-bas la félicité; heureuses, malgré le devoir violé, la conscience trahie & le ciel oublié? Au dehors, l'existence de Thècle était toujours la même: c'était au fond de son cœur que le fléau exerçait ses ravages.

Et pourtant, que l'on ne croie point que madame de Sénonges eût livré à sa nièce des livres notoirement corrupteurs, marqués au sceau de l'impie & du scandale; oh non! elle avait fait, dans les poisons, un choix qu'elle trouvait judicieux: *Châteaubriand* & son *Dernier Abencerage* y coudoyaient Balzac, un volume des *Scènes de la vie privée*, son *Eugénie Grandet* & son *Médecin de campagne*; madame de Bawr avec son *Enéide* et ses autres jolies nouvelles, s'y trouvaient auprès de deux ou trois volumes de Sandeau; un auteur oublié aujourd'hui, Félix Davin, s'y était glissé avec des romans domestiques: madame Reybaud, Feuillet, avaient fourni un ample contingent d'ouvrages char-



mants mais dangereux ; quoique dans cette collection tout parût relativement innocent, quoique madame de Sénonges pût trouver cette littérature pétrie de lait & de miel par comparaison aux épiques des Moluques, qui surchargeaient sa bibliothèque ; pour une âme hésitante & faible, pour une âme d'enfant, pleine d'ignorance & d'aspirations vers un bien chimérique, ces livres, revêtus de l'éloquence de la parole, ces livres que la curiosité rendait si entraînants, ces œuvres de passions et de sensations, devaient être désastreuses. Thècle s'en amusa d'abord ; elle lisait rapidement, elle voulait arriver à la fin & voir si Gustave épousait Caroline. Ceci n'était qu'un plaisir d'enfant ; mais après, reprenant ces pages dangereuses, elle les étudiait à loisir, elle s'assimilait leurs pensées, elle vivait avec ces rêves brillants & absurdes, & l'effet inévitable de ces trop longues excursions au pays des chimères se fit bientôt sentir. Elle devint triste ; sa vie calme & douce lui parut insupportable ; elle dédaignait ces biens qui auraient fait la joie de tant d'autres ; elle oubliait, à la poursuite de ces héros, ses faciles devoirs ; son père la voyait distraite et inattentive ; les domestiques la trouvaient morose et brusque ; maîtresse Thibaut s'étonnait, car sa fille de lait venait rarement à la ferme, elle paraissait s'ennuyer avec Estelle, et un jour elle refusa froidement une aumône que la nourrice sollicitait pour un bûcheron blessé. Que lui importaient des malheurs réels, et à sa porte ? Comment avoir des larmes pour un grossier personnage, blessé, misérable, il est vrai ; elle venait de pleurer à sanglots sur les infortunes d'un *Jeune homme pauvre* !

« Ma fille, à qui en avez-vous ? lui dit enfin la nourrice, après un second signe du même genre. Je ne vous reconnais plus ! Vous, si riche, vous refusez une pièce ronde au pauvre monde ! Vous avez un cœur de reine, cependant !

— Nourrice, écoutez, répondit Thècle un peu embarrassée. Vous voulez que j'aie vu ces gens-là, cela me coûte trop...

— C'est pourtant là la vraie charité, une bonne parole vaut de l'or...

— Bahl ! de l'or vaut mieux que les paroles, & si vous voulez porter une pièce de dix francs... tenez...

— Cela n'est pas de refus, chère fille ; je vois bien que vous n'êtes pas changée ; vous êtes bonne comme un petit ange, mais il ne faut pas avoir peur des pauvres gens, & si, avec votre belle pièce d'or, ils voyaient votre joli visage, ils seraient comme en paradis.

— Une autre fois, nourrice... »

Maîtresse Thibaut ne disait plus rien ; l'affectueuse prévention renaissait de plus belle en faveur de Thècle ; elle courait porter au pauvre malade la pièce d'or, suivie d'Estelle, qui ne lisait pas de romans et qui ne pleurait guère, mais qui remettait en ordre l'indigent ménage & essayait d'amuser les pauvres enfants.

Josèphe aimait aussi sa jeune maîtresse, mais non de cet attachement ardent et crédule des nourrices ; elle la jugeait mieux ; & un jour qu'elle l'avait surprise, à minuit, lisant encore, pour la troisième fois, un roman de madame Reybaud, & pleurant au dénouement, elle lui dit :

« Cela n'a pas de bon sens, mademoiselle ! Vous voilà tout comme madame Sénonges : elle passait des jours & des nuits à lire des fariboles, & elle usait des bougies, que ça faisait trembler.

— Eh bien, après, Josèphe ? en quoi la lecture a-t-elle nui à ma tante ?

— Et son mariage ? N'a-t-elle pas épousé cet officier, un bel homme, il faut le dire, contre le gré de monsieur & de madame ? Ne sont-ce pas là des choses comme on en voit dans ces livres que vous aimez tant ?

— M. de Sénonges était un homme fort honorable ; ma tante était heureuse avec lui.

— Je n'en sais rien, elle ne m'a pas fait ses confidences. Ce que je sais, c'est que feu votre grand père était très-fâché contre elle, et que madame la comtesse a bien pleuré la désobéissance de son Amélie, & que ces choses-là ne portent pas bénédiction. Or, j'ai toujours dit que si mademoiselle Amélie avait lu moins de romans & plus de livres de dévotion, elle aurait appris à obéir à ses père & mère.

— Vous n'aimez pas les romans, Josèphe ?

— Non, mademoiselle, je n'en ai lu qu'un seul, bien vilain ; je m'en suis confessée, & j'ai promis de ne plus recommencer. Croyez vous que madame votre mère aimât les romans ?

— Je n'en sais rien, Josèphe ; je n'ai pas connu maman.

— Je l'ai connue, moi, et je puis vous répondre qu'elle ne lisait que de bons livres & ne faisait que de bonnes choses. C'était un miroir de vertu que feu madame. Je vous apporterai demain ses livres, je sais où ils sont. Vous verrez, vous verrez, mademoiselle ! »

Le lendemain, Josèphe arriva, les bras chargés de livres reliés, sur lesquels était posée une vaste corbeille couverte de taffetas.

« Voilà ! dit-elle. J'ai pris ces livres dans la petite bibliothèque de monsieur ; ils sont tous marqués au chiffre de Madame : *Adélaïde d'Herzey*... »

Thècle regarda avec un certain respect ces volumes que la main de sa mère avait touchés ; mais leurs titres et le nom de leurs auteurs n'attirèrent point sa sympathie :

« *Télémaque* ; *l'Introduction à la Vie dévote* ; *Bourdaloue*, au grand complet encore ! *Rollin*, *Madame de Sévigné*, *Racine*, *la Fontaine*, tous les classiques, ma pauvre Josèphe ! & la *Vie des Saints*, & des traités de botanique, & des livres de prières ! Ma pauvre mère ne lisait donc que cela ?

— Et elle ne s'en trouvait pas plus mal. Tout n'est pas là, dans la lecture, veux-je dire. Elle tra-



vallait beaucoup aussi; tenez, voici son panier à ouvrage, regardez, mademoiselle!»

Thècle regarda : une belle tapisserie inachevée couvrait des chemises non coupées, jaunies par le temps, à côté d'une layette à moitié finie & d'un ouvrage de broderie, chef-d'œuvre destiné à l'autel.

« La mort l'a interrompue, dit Joseph, avec tristesse; cette chancelière pour monsieur, ces chemises pour les pauvres, cette nappe d'autel, tout est resté inachevé; mais cela vous prouve, mademoiselle, combien madame votre mère aimait l'aiguille, et comme elle pensait à tout son monde.

— Je vais garder la corbeille, Joseph; je tâcherai de finir ce qu'elle a si bien commencé.

— Ainsi soit-il! mademoiselle! que Dieu vous fasse la grâce de lui ressembler en tout, car c'était une aimable dame et une sainte dame. Et les livres, vous les gardez aussi?

— Ah! Joseph, je ne les lirai pas maintenant... à mon retour de Paris, peut-être. »

Joseph secoua la tête;

« Je voudrais déjà vous voir de retour, mademoiselle; il est vrai que l'été, madame de Sénonges reviendra aux Lauriers, à moins, Dieu fasse! qu'une autre lubie ne lui passe par la tête.

— Vous lui en voulez bien, Joseph!

— Pas du tout, si elle vous laisse tranquille... »

Pendant quelques jours, Thècle lut un peu moins, & elle finit la tapisserie commencée par sa mère; il semblait que l'aiguille d'or qu'elle avait trouvée dans le canevas, lui donnât de salutaires conseils, que la voix maternelle lui parlât doucement, pendant que ses doigts suivaient le dessin tracé vingt ans auparavant, mais cette impression ne fut pas de longue durée, le printemps renais-sait, et Thècle et son père partirent pour Paris.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

## BARBA LA FILEUSE

.....  
Je savais les malheurs de la vieille fileuse;  
Les rides de son front racontaient sa douleur;  
Mais elle était paisible & bien souvent joyeuse.  
Quelle était donc la source où s'abreuvait son cœur?

J'avais vu bien des cœurs dévorés par l'envie,  
Sombres ou révoltés, mornes ou furieux.  
Barba souffrait en paix, sans maudire la vie.  
Pourquoi? Je lui soumis mon désir curieux;

Elle ouvrit doucement son corset d'étamine :  
Un ruban noir flottait autour du cou flétri,  
Une petite croix brillait sur sa poitrine :  
Sur son corps décharné reposait Jésus-Christ.

Et son regard, éteint par les pleurs & la fièvre,  
Eut un rayon divin, un éclair immortel;  
Sur l'image de cuivre elle posa sa lèvre,  
Et dit : « Jésus est mort pour m'acheter le ciel ! »

ZÉNAÏDE FLEURIOT.



# REVUE MUSICALE

LA JOLIE PARFUMEUSE — L'ORCHESTRE DES DAMES VIENNOISES.

COMPOSITIONS NOUVELLES

SEUR Anne, ne vois-tu rien venir?

— Je vois dans le lointain un opéra-comique que les amateurs de musique lorgnent de toute la longueur de leurs jumelles; mais la brume est si épaisse qu'il m'est impossible de découvrir la date indiquée pour son apparition.

— En ce cas, Sœur Anne, si tu ne peux parler de l'avenir, raconte-nous au moins le passé. Où nos oreilles avides pourraient-elles donc entendre une bonne œuvre lyrique?

— Depuis la représentation de *Jeanne d'Arc*, le grand succès du jour, je ne vois pas grand'chose, mes pauvres petites. Nous avons des opérettes, des saynètes, des bluets & autres gimblettes musicales, qui font la joie des ouvrières, de la gent gommeuse & des vieux bourgeois du Marais.

— Eh bien, dis-nous cela, sœur Anne?

— Dieu m'en garde, mes chères amies! des folies, des mots à effet, des exhibitions de toilettes antédiluviennes, des chansons qui montrent leurs épaules, des poèmes en mauvaise prose & parfois de jolie musique, sur des paroles qu'on ne répète pas. Voilà le programme des théâtres parisiens. Si vous avez la mauvaise inspiration d'aller voir une de ces pièces, vous les aurez vues toutes. Les sujets seront différents, le mauvais goût sera le même. Les formules à la mode reviendront se nicher dans d'autres situations. Je ne puis vous citer ces librettis; c'est un amalgame de choses grotesques qui ne font rire que la bohème de la grande ville.

— Alors il n'y a rien, absolument rien, décidément rien?

— Attendez, petites curieuses, que je cherche dans mes souvenirs. Ah! je vous ai trouvée une perle!

— Une perle?

— Musicale, entendons-nous bien; le poème est, je crois, tiré de *La Fiancée du roi de Garbe*, de La Fontaine. C'est une petite historiette ha-

billée à la moderne, dont il vaut mieux ne pas parler. Mais la musique a du mérite, & je veux vous en dire quelques mots: on la nomme la *Jolie Parfumeuse*, & c'est Offenbach qui l'a tenue sur les fonts de baptême. Vous connaissez le maestro à la mode, le compositeur fécond entre tous. Celui-là n'économise dans ses œuvres, ni les airs, ni les motifs, ni les grands morceaux, ni enfin tout ce qui suffirait pour un opéra en cinq actes. C'est l'homme de la multiplication; c'est le père Gigogne conduisant ses enfants à coup d'archet. La moindre scène, le plus infime monologue lui inspire des flots de notes qui, habilement distribuées, produisent le plus étourdissant effet. Tout se lie & rien ne se ressemble. Point de redites, pas la moindre réminiscence. Un art infini des groupes, de la liaison & des mouvements, telles sont les qualités bien caractérisées de ce Dumas de la musique.

Il est à remarquer qu'il y a une grande ressemblance de talent entre Offenbach et l'auteur des *Mousquetaires*; même imagination incomparable, même verve, même naturel, mêmes ressources dans les petites choses, même sentiment dans les grandes. La mort entrainera-t-elle l'oubli de ces deux intelligences sœurs? Je le crains. Les ouvrages de pure actualité, où manque l'idée philosophique, ne survivent que rarement à leur époque. Mais la civilisation à laquelle ils ont appartenu leur doit une vive gratitude. Ils l'ont fait vivre de la vie artistique ou littéraire, & c'est pour eux une juste récompense que leur célébrité du moment.

Il va sans dire qu'Offenbach se sert très-peu de la corde mélancolique. Dans la *Jolie Parfumeuse*, comme dans toutes ses autres compositions, il est gai, original, correct & sémillant. Il ne s'embarrasse pas dans les difficultés inextricables qui alourdissent les ouvrages des compositeurs de pacotille; il va, il court, sans s'accrocher aux ronces du chemin et sans se heurter aux nuages. Les chansons



de la *Jolie Parfumeuse* fondues en chœur, au refrain ; le rondeau du Dessinateur et le finale qu'on chante & qu'on danse à la fois :

Les uns vont en carrosse,  
Les autres vont à pied.

sont les principaux morceaux du premier acte.

Au second acte, le duo bouffe de Bavolet et de Poireau :

Qu'avez-vous fait de ma femme ?

a été chaleureusement bissé. Il y a là-dedans une verve, un entrain, une gaieté dont on ne peut se faire l'idée qu'en lisant la partition. La ronde de la Toulousaine intercalée dans le finale n'a pas produit tout l'effet que les compositeurs semblaient en attendre.

Je signalerai, au troisième acte, l'explication des jeunes mariés, joli duo, parfaitement fait, où se remarquent deux phrases charmantes ; mais le succès capital de la pièce, c'est la correspondance de monsieur Poireau demandant en mariage mademoiselle Bruscamille. Il est impossible d'imaginer une musique plus comique & une fin plus originale que cette scène.

Voilà, chères enfants, tout ce que j'ai à vous apprendre sur les théâtres de Paris.

— Comment, sœur Anne ! plus le moindre petit renseignement ?

— Plus un seul sur ce qui peut & doit vous intéresser. Mais, j'y pense, avez-vous été au Casino-Cadet entendre l'orchestre des dames viennoises ?

— Non, non, non, racontez-nous cela !

— D'abord, je dois vous dire, en dépit des recettes prodigieuses que ces nombreuses virtuoses font arriver à la caisse de la direction, que j'éprouve une répulsion involontaire pour les femmes qui jouent du violon, de la basse, du tambour & de la grosse caisse. Est-ce un préjugé dû à l'habitude que nous avons de ne voir que les hommes se servir de l'archet & de la baguette ? Il me semble qu'en pareille situation les femmes perdent leur grâce délicate & cette modestie d'allure qui doit être un apanage de notre sexe. Mais ceci n'est qu'une manière absolument personnelle de juger les choses, & je dois vous rendre compte de l'effet que la musique m'a produit. Au point de vue de l'art, la compagnie féminine, dirigée d'une façon un peu nerveuse par madame Amann, ne manque ni de goût ni de talent. L'ensemble cependant laisse quelque chose à désirer. Les parties ne prennent pas leur vol & n'arrivent pas à leur but avec cet accord rigoureux qui est une des qualités les plus remarquables de nos orchestres. Deux solistes font grand effet sur l'auditoire : ce sont mademoiselle Louise Dellmayer, violoncelliste & mademoiselle Pauline Jéwe violoniste. Ces deux jeunes filles ont un talent pur, sympathique et charmant qui pénètre & enchante. Elles sont applaudies avec un véritable enthousiasme. Ces trente dames, vêtues uniformément d'un costume élégant & distingué,

rangées sur une estrade, offraient un ravissant coup d'œil. Malheureusement, le moment est venu où elles ont exhibé qui, une contre-basse, qui une grosse caisse, & le public a paru aussitôt se refroidir. Cependant, la musique de l'orchestre allemand est fort allègre ; les valse & les polkas des Strauss, de Vienne en sont les éléments principaux. La valse des *Esprits*, celle du *Sang viennois* & la polka intitulée *Pizzicato* sont les morceaux favoris du public.

C'est égal, quelque agréables que soient ces filles de la Germanie, je leur préfère nos concerts de Françaises. Que voulez-vous, mes chères amies ? je suis née dans ce beau pays de France, chanté par Marie Stuart, & cette incursion d'étrangères sur notre pauvre sol ébranlé par de trop récentes secousses, fait naître en mon esprit de douloureuses réflexions ; & à présent, mes enfants, c'est bien fini ; je n'ai plus rien à vous dire.

— Merci, sœur Anne, & bonsoir. »

Comme nous l'avons promis à nos lectrices nous leur dirons l'impression que nous a laissée l'examen des nouvelles publications de la maison Péters. Nous le ferons d'autant plus volontiers, que notre appréciation, sauf de rares exceptions, leur est tout à fait favorable.

Nous espérons que notre but sera atteint si nous parvenons à répandre, parmi nos jeunes lectrices, un goût épuré & un jugement sûr, qui les mettent à même de discerner le bon grain de l'ivraie.

Parlons tout d'abord du recueil de Bendel, op. 139, qui sous ce titre : *Au lac de Genève*, contient six pièces de la plus haute valeur. Chacune d'elles est précédée d'une poésie en langue allemande, signée F. A. Léo. Ces mystérieuses fleurs du Nord ajoutent un charme de plus aux pensées musicales qu'elles accompagnent & transportent d'avance l'esprit vers les régions vaporeuses de l'inspiration.

M. E. Jung-Treuttel, l'éditeur intelligent, auquel on devra la vulgarisation de tous les chefs-d'œuvre des maîtres allemands que propage l'édition Péters, a bien voulu traduire en langue française, spécialement pour les abonnés du *Journal des Demoiselles*, quelques-unes de ces charmantes idylles. Nous sommes certaines de leur être agréables en la leur transcrivant ici ; de sorte que s'il en est parmi elles qui exécutent ces morceaux, elles comprendront mieux encore le sens de la musique.

Le n° 1 du cahier de Bendel est un andante, religieux, grandiose, intitulé : *Matinée du dimanche*. Voici la traduction des paroles poétiques qui lui servent d'épigraphe :

Là, au-dessus des ondes bleuâtres,  
Résonnent les chants de fête ;  
Les sonneries des cloches se modulent  
Comme un saint cantique,  
Et les ondes aussi murmurent  
Leur chant de fête.



Au temple on n'entend qu'un saint bruit,  
Et à l'entour le repos du dimanche règne.  
Les cantiques des églises retentissent  
En plein cœur,  
Et s'élèvent et montent  
Jusqu'au dôme des cathédrales.

Le n° 2 *A. La promenade à Chatelard* est une fine conception, qu'il faut interpréter avec une grande délicatesse de toucher. Les nuances en sont multiples. C'est un frais tableau composé de rayons et d'ombres, où l'âme est pénétrée par les vieilles harmonies de la nature comme l'indique la poésie elle-même :

Se promener galment sur l'herbe,  
Dans les vallées, sur les montagnes,  
Cueillir les fleurs où elles fleurissent,  
Se laisser baiser par les rayons du soleil.  
Joyeux chants des petits oiseaux,  
Doux murmure dans un beau rêve,  
O joie sainte ! être si libre, si seul  
Dans l'espace de la verte vallée !

Le *Bosquet de Julie*, n° 2 - B, est une œuvre de beaucoup d'expression.

La *Promenade au clair de lune*, n° 3, nous plaît moins, quoiqu'elle renferme quelques phrases bien senties. Il y a trop de développements & pas assez de simplicité pour un tel titre.

Le n° 4. *La Cascade* est une des plus belles pages de cet intéressant recueil. C'est d'abord un allegro hardi, auquel succède une teinte plus sereine & plus douce. Il y a là un trille prolongé qui est du plus pittoresque effet. Vient ensuite un *cantabile*, dont le chant se détache, avec un art exquis, sur un accompagnement d'une harmonie splendide. Soudain le calme disparaît, & dans un *presto rapide*, le suave chant revient plusieurs fois, dans des tons divers, où il domine l'impétuosité du torrent. Le poète s'exprime ainsi :

Là-bas, dans un endroit délicieux,  
Dans un rocher sauvage,  
Murmure la fraîche source,  
Protégée des rayons du soleil.  
Les vagues murmurent et chantent :  
« Venez ici dans notre royaume,  
Nous voulons vous donner la fraîcheur,  
Ah ! l'on se repose si bien ici. »

Ce morceau est assez difficile.

La *Fête des gondoles à Vevey*. Le n° 5, pièce difficile aussi, quoique d'un mérite incontestable, a moins de charme. On y sent le travail, l'inspiration se traîne, il y a des longueurs. Cependant la phrase en *ut* majeur qui débute au  $\frac{9}{8}$  est très-belle. Les modulations les plus savantes s'y enchaînent, s'y succèdent avec une profusion telle que la tonalité disparaît entièrement.

Nous préférons à ce morceau le n° 6 & dernier, *Départ de Genève*. Nous y admirons surtout un chant magistral, large, simple & d'un grand effet. L'auteur semble s'être complètement identifié

avec les grandioses beautés des montagnes de la Suisse.

Les œuvres de Spindler sont aussi du plus haut intérêt. Son *Concert* est une pièce capitale qui s'adresse à des virtuoses de premier ordre. Mais au nombre de ses compositions plus légères & moins difficiles, nous citerons, l'op. 254 : *Petit ruisseau d'argent*, qui peut être donné comme pièce d'étude, & l'op. 256, *Adieu au loin*, une délicieuse inspiration.

Les *Impromptus* & la *Valse* de Löw ont une valeur réelle.

L'op. 311, de Voss, *Pensée mélodique*, morceau de grande expression, est d'une facture élégante & d'une facile exécution.

Le *Morceau de chasse* de Wolff, qui a un certain caractère, n'est pas celui que nous préférons. Malgré la vivacité de son mouvement, il fatigue l'attention. Cette sorte de monotonie ne serait-elle pas causée par l'uniformité de la tonalité, qui reste la même, depuis la première page jusqu'à la dernière ?

Une remarquable *Valse* de Riemann ; *Danse napolitaine*, & *Pensée lyrique*, toutes les deux de Jaell, sont aussi des œuvres de choix. Mais nous aimons mieux la charmante & mélancolique composition de Jungmann, op. 325, *Rêves d'un prisonnier*, plus simple, plus facile, & où la grâce du sentiment se mêle à une indéfinissable tristesse :

Dans la sombre nuit de la prison, seul,  
Je rêve de lumière, des rayons du soleil,  
Du parfum des fleurs, du chant des oiseaux,  
De courses par monts et vallées.  
De la liberté les tableaux dorés m'attirent,  
Comme de suaves mélodies du ciel,  
Me portant une douce consolation au cœur,  
Et le désir me donne des ailes.  
Ah ! la chaîne, dans un cliquetis sinistre me dit :  
« Tu es ici pour toujours... prisonnier. »

Il nous reste à citer encore comme des œuvres distinguées : les *Impromptus* de Reinecke, sur la gavotte de Gluck ; — un cahier de *Valses*, de Kogel, tous deux pour piano à quatre mains ; — deux ouvrages élémentaires de Wohlfahrt, *École populaire du piano*, — & *l'Ami des enfants* ; — un utile recueil en deux cahiers, pour les commençants, par Köhler, contenant des airs populaires & nationaux de tous les pays, très-facile, & que nous recommandons spécialement, avec les *Fantaisies enfantines* de Gayrhos, — un cahier, op. 18, — parfaitement graduées & qui peuvent faire suite comme degré de force à l'œuvre citée de Köhler.

Toutes ces récentes publications sont offertes au public, dans les mêmes conditions de luxe & de bon marché que celles des années précédentes.

Voici, pour terminer cette nomenclature, quelques titres de morceaux de musique moins sérieuse, mais qui plairont néanmoins à bon nombre de nos jeunes virtuoses. Pour le chant : la *Reine*



*Et l'Enfant de cœur, un coquet fabliau; — la Fileuse alsacienne, romance; — le Carillonneur flamand, mélodie; — Chants, Danses, pastorale; — Les Rois mages, chant de Noël, belle légende, avec accompagnement de piano ou orgue, — tous composés par M. Désiré Dihau.*

MARIE LASSAVER.

Nous avons eu la véritable bonne fortune d'assister le 15 janvier au 132<sup>me</sup> concert de M. Danbé, à la salle Herz.

Bonne & saine musique, interprétée par de vrais artistes : il suffit de nommer mesdames Trélat & Massart, MM. Gardoni & Danbé. L'orchestre excellent comme toujours, était magnifiquement conduit par M. Danbé.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### ÉCHAUDÉS.

Pour 30 échaudés — 160 grammes de farine, 3 œufs, 6 grammes de sel fin, 64 grammes de beurre. On fait un trou au milieu de la farine, on y met le sel, le beurre et les œufs, on mêle très-bien, on travaille longtemps, et si la pâte n'était pas assez souple, on ajouterait un blanc d'œuf. Quand la pâte est souple, on la dépose sur une planche bien propre, dans un lieu frais, on la saupoudre légèrement de farine. — Après quatre ou cinq heures de repos, on divise la pâte en deux parties longues qu'on roule un peu, puis on les coupe en quinze carrés et on les dépose sur un couvercle de casserole, saupoudré de farine. On verse ces 30 échaudés dans une grande casserole pleine d'eau bouillante, en les écartant les uns des autres. On remue l'eau; lorsque les échaudés sont fermes au toucher, on les retire avec l'écumoire, on les plonge dans une terrine pleine

d'eau fraîche; après une immersion de quatre heures, on les égoutte sur un tamis, on les arrange, séparés les uns des autres, sur des feuilles de tôle, et on les fait cuire vingt minutes dans un four assez chaud.

### REMÈDE CONTRE LES RHUMES

Trois cuillerées à bouche de bonne eau-de-vie.

Trois cuillerées à bouche sirop de capillaire.

Mélez et versez dessus une infusion chaude de fleurs de violettes, une grande tasse.

Buvez le tout en une fois, le soir, au lit, et reprenez la même potion deux ou trois soirs de suite.

(Remède éprouvé et excellent.)

## CORRESPONDANCE

### FLORENCE A JEANNE

**M**A chère Florence, il faut que vous me rendiez un grand service !

Mon père nous permet de donner une soirée; mais demain n'y consent qu'à la condition que je la déchargerai de l'organisation des rafraîchissements. J'ai accepté cette con-

dition parce que j'ai pensé trouver près de vous les renseignements qui me seront indispensables; car je suis aussi ignorante que possible pour ces sortes de choses, tandis que je vous y sais, au contraire, fort expérimentée: votre père, lorsqu'il était dans la carrière administrative, recevait beaucoup,



& vous faisiez, paraît-il, les honneurs de son salon avec une grâce, une modestie & une habileté charmantes.

— D'abord qu'est-ce que vous voulez, en fait de rafraîchissements ?

— Tout ce qu'il y a de mieux, dit Fanny avec enthousiasme : des sirops, des punches, des glaces, des sorbets, des fruits glacés, des petits-fours...

— Tout cela est très-bien, mais vous n'ignorez pas que cette petite ville offre peu de ressources, & qu'on ne trouve guère chez notre unique pâtisseries, bien qu'il s'intitule *confiseur-glacier*, que les sirops & les petits-fours les plus élémentaires.

— Je sais aussi qu'en payant un peu de sa personne, on peut exécuter beaucoup de choses chez soi, par exemple, des punches, des bischofs, des bavaroises, des fruits glacés... voire même des glaces & des sorbets.

Vous serait-il possible, Florence, de m'indiquer la manière de préparer moi-même ces délicieux rafraîchissements ?

— Mais, je crois que oui...

— Oh ! que je suis contente & que j'ai bien fait de m'adresser à vous.

— Nous allons débiter par la question des punches... Voyons, que préférez-vous : le punch à la française, à l'américaine, au kirsch ou à l'ananas ?

— Mon Dieu, je ne sais !... Celui que vous voudrez, ma cousine.

— Parlons d'abord du punch à la française ou punch ordinaire ; il est, du reste, la base de tous les autres. Voici comment Gouffé, l'auteur expérimenté du *Livre des conserves*, dit que l'on doit le faire : mettez infuser dans un litre d'eau bouillante 20 grammes de thé, le zeste de deux oranges & celui de deux citrons. Mélez dans un poëlon 300 grammes de sucre avec deux décilitres d'eau, une bouteille de rhum & une bouteille d'eau-de-vie. Placez ce mélange sur le feu & faites-le brûler en remuant, de temps en temps, avec une louche d'argent, de façon à ce que l'eau-de-vie & le rhum ne s'éteignent qu'au bout de huit minutes. Ajoutez l'infusion de thé au contenu du poëlon ; mêlez, passez au tamis. Ajoutez encore le jus de six oranges, filtrez avec soin. Conservez chaud pour servir. On ne met le jus d'orange qu'au dernier moment, & si l'on veut obtenir du punch plus léger, on se contente d'ajouter de l'eau bouillante.

On peut faire aussi le punch au moyen d'un sirop qui s'ajoute simplement au thé, & je crois même que vous trouverez sans peine ce sirop chez votre célèbre confiseur, car il s'en vend maintenant partout.

— Cousine, vous avez parlé de punch à l'ananas, ce doit être exquis ; & puis, ce serait d'un raffinement...

— Qui vous ferait le plus grand honneur, sans nul doute ; mais la difficulté est de se procurer le sirop d'ananas pour la confection de ce punch. En voici toujours la recette : pour 200 grammes de sucre en morceaux, mettez dans un poëlon

d'office, une demi-bouteille de rhum et une demi-bouteille d'eau-de-vie. Faites brûler comme pour le punch ordinaire ; ajoutez 6 décilitres de sirop d'ananas *très-corsé*, versez dessus une bouteille de vin de champagne sec ; passez au tamis de soie, conservez au bain-marie &, au moment de servir, ajoutez le jus de trois oranges, filtré avec soin.

— Il y a, ce me semble, une autre boisson de soirée où il entre du vin de champagne ?

— C'est le bischof : pour 300 grammes de sucre, fondus dans un quart de litre d'eau — contenant le zeste d'une orange & le jus de quatre autres oranges, le tout bien filtré, — vous mettez dans un grand vase, bol ou saladier, une bouteille de vin de champagne ou de vin blanc & ajoutez quelques morceaux de glace. On sert le bischof dans des verres à pied de moyenne taille.

On fait aussi du bischof chaud de la façon suivante : dans un bol de belle grandeur, on met du sucre cassé dans la proportion nécessaire pour que le mélange soit sucré selon son goût, ainsi que des tranches de citron & un peu d'eau. On fait chauffer deux bouteilles de bon vin rouge ou de bon vin blanc avec un peu de cannelle ou de vanille, & lorsque ce vin est prêt à bouillir, on le verse sur le sucre & l'on agite bien le mélange que l'on sert brûlant.

— Et une bavaroise, qu'est-ce que c'est, Florence ?

— Une chose très-simple : vous avez, je suppose, un litre de lait que vous faites bouillir et que vous sucrez beaucoup ; puis, vous y versez un peu d'une liqueur quelconque : rhum, kirsch, anisette, crème d'ananas, etc.

— Comme tout cela me semble facile ! Mais les glaces, n'est-ce pas beaucoup plus compliqué ?

— Mon Dieu, non : vous prenez un seau de bois. Vous mettez au fond, un ou plusieurs morceaux de glace qui en tiennent toute la largeur, puis vous placez sur cette glace, soit une sorbetière<sup>(1)</sup>, — s'il s'en trouve chez le glacier du lieu on vous en prêtera ou on vous en louera facilement une, je suppose, — soit, à défaut de sorbetière, une simple boîte au lait en fer-blanc, de forme allongée, pouvant se fermer bien hermétiquement & ayant, autant que possible, une anse permettant de la faire pivoter au milieu du seau contenant de la glace. Vous empilez, entre les bords de ce seau & la boîte, de la glace grossièrement pilée, ou même de la neige mêlée à un dixième de salpêtre & à un cinquième de sel de cuisine ; puis, vous versez dans cette boîte la préparation que vous voulez glacer ; c'est, par exem-

(1) La sorbetière est l'ustensile qui sert à faire les glaces et les sorbets chez les glaciers. C'est une longue boîte de forme conique, en étain, fer blanc ou plomb, fermée hermétiquement dans le haut et munie d'une sorte d'anse qui aide à la faire pivoter dans le seau de glace.



ple, un mélange d'eau & de sirop de groseille ou de cerise, ou de framboise, ou de citron; une crème liquide au café, au chocolat, à la vanille, etc. Par précaution, vous aurez, à l'avance, fait rafraîchir, autant que possible, ce mélange, dont vous ne remplirez la boîte qu'aux deux tiers environ. Fermez bien complètement cette boîte, puis, faites-la tourner sur elle-même dans la glace du seau, pendant six à sept minutes environ. Vous l'ouvrirez alors, &, à l'aide d'une longue *cuiller de bois*, vous détacherez la crème qui se formera aux parois de la boîte ou de la sorbetière. Vous répéterez cette opération quatre ou cinq fois, à trois minutes d'intervalle, car vous saurez, ma chère Fanny, que plus la crème glacée est travaillée avec la cuiller de bois, plus elle est délicate.

Pour retirer cette crème de la boîte, on trempe celle-ci dans l'eau tiède & on la renverse sur un plat, ce qui produit un superbe fromage glacé, mais, pour soirée, il est préférable de retirer la glace avec la cuiller & de la dresser en rocher dans de petites coquilles de porcelaine ou dans des verres.

— Florence, quelle différence y a-t-il, s'il vous plaît, entre une glace et un sorbet?

— Dans un sorbet, Fanny, le mélange est de moitié moins sucré que celui destiné à une glace ordinaire.

Les sorbets sont toujours un peu liquides, On les parfume souvent à la liqueur et on les sert seulement dans des verres.

— Me voici parfaitement renseignée sur le chapitre des boissons et rafraîchissements de toute sorte, & je vous remercie mille fois; mais les quartiers d'orange, les cerises, les marrons glacés?

— Nous commencerons par les quartiers d'orange glacés. Après qu'on a séparé ces quartiers les uns des autres & qu'on les a épluchés avec grand soin, sans laisser la pellicule blanchâtre qui les recouvre ni déchirer la peau plus mince qui se trouve dessous, on pique chacun d'entre eux dans une brochette de bois assez longue et très-effilée du bout, dont le côté opposé est planté dans un vase rempli de sable, de façon à ce que chaque quartier se trouve bien isolé de son voisin. — Vous mettez ensuite 500 grammes de sucre cassé dans un poëlon d'office, avec 3 décilitres d'eau & une forte pincée de crème de tartre. Vous faites fondre & cuire le sucre à un feu vif — vous l'écumez — un petit bouillon indique que la cuisson arrive à son terme. Faites alors un essai:

mouillez légèrement le bout de votre doigt; effleurez-en le sucre qui cuit, puis trempez de nouveau le doigt dans l'eau & détachez vivement le sucre avec votre pouce; si le sucre casse net sous la dent, c'est qu'il est cuit à point, c'est-à-dire *cuit au cassé*. Lorsque le bouillon du sucre est tombé, trempez dans ce sucre chaque morceau d'orange armé de sa brochette, puis replantez la brochette dans le sable, jusqu'à ce que les divers quartiers d'orange soient secs. Vous les détachez alors des brochettes et les mettez achever de sécher sur un tamis.

On glace les cerises à l'eau-de-vie, voire même les cerises fraîches, en les trempant comme les quartiers d'orange dans du sucre cuit *au cassé*, et en les laissant sécher avec les mêmes précautions avant de les poser une par une, pour les servir sur de jolis petits ronds, ou *caisses* en papier blanc plissé.

On peut enfin, dans la saison, glacer du raisin en divisant les grappes en petits bouquets de trois ou quatre grains, et en trempant ces bouquets dans le sucre *au cassé*, comme pour les oranges et les cerises.

— Et les marrons?

— Vous ne me ferez donc grâce de rien? — Eh bien, vous choisissez de beaux marrons de Lyon, & après que ces marrons ont été cuits à l'eau, épluchés soigneusement & qu'on leur a donné le temps de bien refroidir, vous les plongez, ainsi que les fruits précédents, dans du sucre *au cassé*, puis vous les laissez sécher, soit sur un tamis, soit au bout de leurs brochettes; puis enfin vous les serrez ou les mettez en boîte. Mais toutes ces choses, ma chère Fanny, ne conviendront qu'à une certaine partie de vos invités; & vous n'avez guère songé à cette autre partie qui peut préférer le solide?

— Oh! c'est vrai!... Et que pourrions-nous leur donner, à ceux-là, Florence?

— Vers la fin du bal, — et même dès minuit, — vous ferez passer, à leur intention, du consommé bien réconfortant; dans de petites tasses, du chocolat; puis vous aurez des petits pains au foie gras, des sandwiches, etc.

Et sur ce, au revoir, ma bonne Fanny, en attendant que le grand jour arrive et que je vous souhaite beaucoup de plaisir comme danseuse, & de succès comme maîtresse de maison.

Au revoir aussi bien vite, chère Jeanne,  
Ta dévouée, FLORENCE.

## MODES

Les réceptions officielles qui viennent d'inaugurer la saison d'hiver donnent un exemple que le commerce parisien espère bien voir suivre par les maisons particulières. Le bruit court que

beaucoup de salons renommés vont s'ouvrir ces jours-ci. C'est un moyen de s'amuser, tout en contribuant à relever les affaires commerciales du pays.









*Modes de Paris*  
**Journal des Demoiselles**

Nº 3930.

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

*Cadettes de Bal.*

*Corsets et Jupons de M<sup>es</sup> de Vertu Soeurs, Rue Aubert, 12.  
 Parfums de la Maison Guerlain, Boulevard des Italiens, 30.  
 Machines à Coudre Wheeler et Wilson, Boulevard Sebastopol, 70.*



Les robes de bals & de soirées sont très-garnies de fleurs. On emploie aussi les ornements de plumes, & même la fourrure.

Pour les jeunes filles, les toilettes blanches sont toujours les plus distinguées. Cependant le rose est bien attrayant, surtout le rose tendre, si fort à la mode cette année.

La tarlatane, spécialement dédiée aux jeunes personnes, leur compose des toilettes légères, peu coûteuses. Il y en a de ravissantes à petites dispositions frappées, telles que pois, étoiles, losanges, etc., blanc sur blanc ou de couleur. J'en ai aussi vu à dessins de velours, en argent & en or. Les mêmes dispositions se retrouvent sur fond de tulle, ainsi que de belles broderies en soie ou en chenille.

La gaze de Chambéry, plus solide que le tulle ou la tarlatane, fait de très-jolies robes du soir. On peut, du reste, mélanger ensemble ces tissus.

On voit toujours des tuniques de couleur en velours, satin ou faille, & plus ou moins longues.

Les toilettes des jeunes femmes sont quelquefois un peu trop chargées : se méfier du trop grand mélange de couleurs.

On porte beaucoup de guirlandes de fleurs rondes; les femmes âgées les accompagnent d'une petite mantille en dentelle noire ou en blonde de soie blanche.

Pour dîner ou soirée simple, on fait, pour ces dernières, de charmantes coiffures forme Charlotte Corday. Les deux pans de dentelle qui retombent en arrière sont retenus par un bouquet de fleurs mélangées de ruban ayant passé en torsade sur le devant. D'autres ont une couronne complète de fleurs ou de coques de ruban, quelquefois de nuances diverses.

Les jeunes filles mettent fort peu de choses dans leurs cheveux : une simple rose ou un petit-pouff de côté. Pour les jeunes femmes, les aigrettes, les plumes de différents genres s'allient parfaitement avec les ornements de tête en diamants.

Un vêtement bien essentiel en quittant l'atmosphère échauffée des salons, c'est une chaude sortie de bal; en voici une destinée à une femme élégante : forme mac-farlane un peu ajustée derrière & à pèlerine par devant, en cachemire double, bleu très-pâle, doublée de soie ouatée, garnie tout autour d'un bord de plumes d'autruche grises naturelles; au-dessus de ce bord, broderie de soutaches grises très-claires. La pèlerine peut se relever du côté gauche, et s'attacher sur l'autre épaule par une belle agrafe ou fourragère de passementerie, du même gris.

Autre modèle : forme ronde à capuchon, en drap cachemire rouge, garni d'un bord de fourrure foncée, avec broderies de tresses noires & de galons d'or. Glânds & cordelières or & noir.

Il y a des sorties de bal beaucoup plus simples : formes dolman ou longs paletots à larges manches; en cachemire blanc ou de couleur, garnies

de cygne ou de petite imitation de fourrure blanche.

Voici deux descriptions de toilettes de bal pour jeune fille :

La première se compose ainsi : jupon & corsage de dessous en taffetas rose. Le jupon est garni par derrière, jusqu'à la taille, de dix volants plissés en tulle, alternés l'un blanc, l'autre rose. — Petite jupe en tulle blanc, taillée extrêmement longue, afin de pouvoir former une quantité de plis sur la soie rose; elle est relevée de chaque côté, en rejoignant les volants par de gros nœuds de soie rose à longs bouts. — Draperies de tulle blanc au corsage; bouquet de roses au côté; roses dans les cheveux. — Souliers de soie rose, & longs gants blancs.

Le second modèle est *bleu & blanc*.

La jupe de dessous, à queue, est en tarlatane blanche unie, avec jupon d'étoffe semblable & de même longueur; le devant est entièrement bouillonné en long. — Tunique en taffetas bleu de ciel, ouverte sur les bouillonnés & très-allongée par derrière. Elle est ornée tout autour, ainsi que le bord du corsage décolleté, d'une assez grosse ruche découpée en tarlatane blanche, au milieu de laquelle s'en trouve une plus petite en soie bleue également découpée. — Bouquet au corsage composé de roses & d'une petite branche de lilas blanc; dans les cheveux, mêmes fleurs placées assez en arrière.

Avec les tuniques de différentes formes, blanches ou de couleur, on met des jupes de tarlatane plus ou moins ornées. J'en ai vu de lamées d'or ou d'argent, d'autres avec de petits dessins de la couleur de la tunique. Quelquefois aussi, des jupons en sultane blanche, ou de gaze de Chambéry.

Je passe maintenant aux jeunes femmes, & vais décrire quelques toilettes élégantes, qui m'ont été montrées avant d'être livrées.

L'une avait un jupon de tulle blanc, tout bouillonné en long; sur ce jupon, tunique de velours marron clair, garnie de plumes frisées de même couleur. Une très-large écharpe de faille rose, attachée sur l'épaule comme les écharpes écossaises, y est fixée par un bouquet de roses, avec boutons & longues trains de feuillage de vigne vierge, nuances d'automne. Cette écharpe traverse le devant du corsage, passe sous le bras & vient de côté un peu en arrière, relever très-haut la tunique de velours, avec un gros bouquet composé comme celui de l'épaule. — Longues traînes & doubles bouts d'écharpe rose retombant sur le bas de la jupe blanche. — Plumes & fleurs dans les cheveux.

Autre toilette, blanche & bleue. Jupon de soie blanche orné de trois volants tuyautés en tulle blanc; chaque volant est surmonté d'une grosse ruche de tulle blanc, du milieu de laquelle sort une autre ruche plus petite en tulle bleu clair, traversée d'un galon d'argent.

Jupe-voile, en tulle blanc à dessin frappé de bluets, avec feuillage argenté.



Corsage à la grecque. La jupe de tulle est relevée par une écharpe de soie bleue, frangée d'argent. Cette écharpe est fixée au côté droit par un gros nœud, passe sous le pouff & est retenue au côté gauche par un bouquet de bluets à calices d'argent. Mêmes fleurs au corsage. Couronne ronde de bluets pour coiffure.

*Toilette blanche.* Le jupon, à queue, est en faille blanche; il y a onze petits volants rouleautés de satin blanc. La seconde jupe & le corsage sont en gaze blanche de Chambéry.

La jupe est garnie d'un bel effilé mousse en soie blanche, surmonté d'un plus petit en perles de jais blanc. Au-dessus de ces effilés est une très-jolie broderie tout en jais blanc. La jupe est relevée très-haut, en arrière, par des nœuds à longs bouts, en larges rubans de satin blanc, traversés de belles boucles de jais blanc. Le tour & le devant du corsage sont brodés de la même façon & ornés d'églantines de toutes couleurs. Petite couronne Louis XV de semblables fleurs, posée un peu de côté sur la tête.

Je termine par quelques toilettes destinées aux femmes qui ne sont plus très-jeunes :

Robe longue en belle soie brochée & damassée fond blanc, avec semis de gros bouquets de violettes de Parme. Cette robe n'est pas garnie. Elle forme derrière un gros pouff, retenu par de larges rubans lilas. Corsage décolleté, ou montant & ouvert en carré, orné de blondes de soie blanche. — Collier de perles à plusieurs rangs.

Diadème de violettes de Parme, recouvert d'une petite mantille en blonde de soie blanche, tombant assez bas en arrière & croisant devant sur le corsage, où les bouts sont retenus par un gros bouquet de violettes.

Voici une bonne manière de réorganiser une toilette des années précédentes.

Je la suppose en satin gris. — Jupe de satin à queue. Volant de satin en biais, tournant tout autour dans le bas & s'arrêtant de chaque côté au lé du devant. Au-dessus de ce volant, haute dentelle noire légèrement froncée; elle ne garnit pas le devant, & elle est surmontée de trois volants de gaze de Chambéry du même gris, liserés de satin. Sur le devant, bouillonnés de gaze de Chambéry posés en long; ces bouillons ont une tête liserée de satin, & laissent entre eux un espace assez grand pour faire voir le satin de la jupe.

Le corsage, décolleté ou montant, forme tunique-pouff très-ouverte sur le devant & allongée derrière; le tout garni de dentelle noire et d'un bouillonné de gaze de Chambéry.

Fleurs rouges & dentelle noire pour coiffure.

Pour utiliser une jupe de satin ou de faille de nuance claire, on peut y ajouter un tablier de dentelle noire ou blanche, se relevant en formant de chaque côté trois gros plis, retenus derrière par un très-large nœud noir ou de couleur assortie à la toilette, en velours, moire ou faille.

Sur le corsage montant ou décolleté, il faut un fichu de dentelle semblable au tablier.

## VISITES DANS LES MAGASINS

Aimez-vous les parfums mesdemoiselles ? Ceci n'est point une question banale; si vous me répondez : non, je n'aurai rien à objecter; mais si, au contraire, votre réponse, plus ou moins affirmative, m'exprime un goût prononcé pour les parfums, je me permettrai alors de vous dire que, tout en ne les excluant pas entièrement, il faut craindre d'en faire abus. Surtout choisissez des odeurs dégagées de musc, de toute essence forte portant à la tête & pouvant indisposer. Une légère odeur parfumant le linge & le mouchoir est quelque chose de très-agréable & de frais, & je vous signalerai parmi les meilleurs parfums : le *Shoris Caprice*, composé de plantes des bords de la mer; le bouquet de *Lord Seymour*; le *Parfum de France*, *Fleurs nouvelles*, de la maison Guerlain, 15, rue de la Paix.

J'ai encore à vous signaler, de M. Guerlain, une crème nouvelle qui peut rendre de grands services aux jeunes femmes & aux jeunes filles dont la peau délicate s'altère au contact du froid. Ceci est de l'hygiène. C'est la *Crème grenadine*, qui prévient les gerçures du visage & des mains, enlève les farines, tonifie & adoucit la peau. Elle

s'étend sur le visage avec le doigt; puis on frotte avec la main jusqu'à ce que la crème soit partie; elle laisse une douce odeur à la peau. Employez ensuite la poudre de cygne pour les blondes; pour les brunes, la poudre de Cypris que vous posez avec la houppette & enlevez avec la main. Tous ces petits soins feront disparaître les misères occasionnées par le froid. Comme eaux de toilette, je vous indique : les eaux de *Judée* & de *Chypre* de la maison Guerlain, & enfin le savon Sapoceti au geranium, à l'héliotrope.

Pour me faire pardonner ce que ce commencement de visites dans les magasins peut avoir d'un peu mondain, je vais, mesdemoiselles, vous parler encore de la machine à coudre *La Favorite des dames*, parce qu'elle vous est plus spécialement destinée. Certes, si le goût du travail chez les femmes s'est développé d'une manière sensible, depuis quelques années, je n'hésite pas à croire que nous le devons en partie à ces inventions ingénieuses qui, en simplifiant la couture, l'ont mise à la portée de toutes les aptitudes. Combien de fois la difficulté d'un travail vous l'a-t-elle fait abandonner ? car il faut bien convenir que toutes les



femmes ne sont pas uniformément adroites, que les unes ont de la facilité pour les ouvrages de couture, cette facilité que nous nommons adresse, tandis que les autres en sont dépourvues; aussi doivent-elles bénir les machines à coudre qui leur en tiennent lieu.

Pour en revenir à la Favorite, je vous dirai que M. H. Seeling, 70, boulevard de Sébastopol, est l'agent de M. Charles Raymond, inventeur de cette machine, & qu'en vous adressant directement à lui, vous ne craignez pas de recevoir une contrefaçon en lieu & place de la véritable Favorite. Elle marche à la main & fait tous les ouvrages de couture, y compris la soutache la piquée. Le prix est de 64 francs avec les acces-

soires & un livre d'instruction; elle est garantie deux ans & franc de port. M. Seeling est aussi l'agent de MM. Wheeler & Wilson, pour leur fameuse machine la *Silencieuse*, qui a donné lieu à tant d'imitations & de contrefaçons qui s'intitulent: *Silencieuses* système Wheeler. La vraie machine Wheeler & Wilson est la réunion de tous les perfectionnements apportés à cette invention moderne, dont l'usage s'est si heureusement introduit dans les familles. Les tissus les plus épais, la plus fine mousseline se cousent avec la même facilité; elle fronce, elle ganse, elle plisse sans vous obliger à bâtir, à tracer l'ouvrage. Le prix de la machine Wheeler & Wilson est de 250 francs.

## EXPLICATIONS

### GRAVURE DE MODES

*Toilette de bal pour jeune femme.* — Tablier en gaze, orné d'un volant en dentelle, surmonté de bouillonnés; trois cordons de reines-marguerites passent sur le tablier et viennent se rattacher à la traîne. — Jupe en satin, relevée sur le côté et retombant en longue traîne garnie d'une dentelle. — Corsage à pointe, orné d'une draperie en gaze sur laquelle court un cordon de marguerites. — Manche courte, formée d'un bouillonné double que traverse l'épaulette du corsage; sur l'épaule est arrêté le cordon de fleurs; l'encolure est bordée d'une dentelle plissée et retenue par un velours. — Coiffure en reines-marguerites.

*Toilette de bal pour jeune fille.* — Robe en gaze ou tarlatane bleu pâle; dans le bas, volant surmonté d'un bouillonné plissé et d'un biais bouillonné fixé par des bandes dentelées, maintenues par des rouleautés en taffetas ou gaze bleu plus foncé; le pouff est relevé par une écharpe en taffetas, rattachée sur l'épaule. — Corsage garni dans le haut d'une berthe redescendant en pointe devant et dans le dos; elle est formée de bouillonnés séparés par des rouleautés, et garnie d'un volant dentelé, fixé par un rouleauté; l'encolure est bordée d'un plissé avec engrêlure traversé par un velours. — Coiffure de roses ou de myosotis formant pouff.

*Toilette de petite fille.* — Jupou en velours avec larges biais posés en long et froncés des deux côtés. — Polonaise en drap, popeline ou vigogne, bordée d'un biais liseré de taffetas rose. La polonaise est ouverte en biais sur le côté, et ornée de nœuds suivant le biais dans toute la hauteur; le pouff est relevé derrière, sur le relève-jupe posé à l'envers. — Manche un peu large du bas, avec haut parement, bordé du biais liseré fixé par un nœud. — Toque en drap, de la nuance de la polonaise, à fond mou plissé; bord en velours, coques en ruban rose, mélangées de velours noir.

### DEUXIÈME CAHIER

Entre-deux. — Costume en cachemire. — Costume d'enfant. — Entre-deux. — Petites garnitures. — Motif soutache. — Angle, lacet et crochet. — Boîte à cigares. — Pelote-baguier. — Chapeau. — Coiffure. — Chapeau. — Angles pour mouchoir. — Porte-montre. — Guirlande. — C. C. enlacés. — Garniture de jupon. — Alphabet. — L. M. enlacés. — Rosace, crochet et mignardise. — T. C. enlacés. — Semainier porte-lettres. — C. G. — Pardessus. — Parure. — Paletot. — E. C. enlacés. — Madeleine. — Dessin mat soutache.

### PLANCHE II

#### PREMIER CÔTÉ.

Tunique-habit.  
Gilet.

#### DEUXIÈME CÔTÉ

Jaquette d'intérieur.  
Polonaise pour petite fille (toilette de la gravure du 1<sup>er</sup> février).

### TAPISSERIE COLORIÉE

CHAUFFEUSE. — Ce modèle, que l'on peut utiliser pour fauteuil ou chaise, en ajoutant ou diminuant le fond, servira également sur canevas fin ou au petit point, pour sac de voyage.

### GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX

#### PREMIER CÔTÉ,

ANGLE POUR RIDEAU, application de nansouk sur filet brodé en point d'esprit. Ce dessin peut servir pour bas d'aube et nappe d'autel.

#### DEUXIÈME CÔTÉ.

BANDE chamarrure, pour ameublement. — Cette broderie, en lacet de laine, se fait sur couil, reps ou drap.

LAMBREQUIN chamarrure, pour monture de fenêtre et de lit, ou pour dessus d'autel. On peut ajouter un effilé tors de la nuance du fond ou rappelant les teintes des lacets.



## MOSAÏQUE

### UN HÉROS CHRÉTIEN.

Aux Iles Sandwich, dans un canton nommé Molakai, il existe une tribu de lépreux, confinés, comme au moyen âge, dans une partie de l'île qu'ils ne peuvent quitter. Des missionnaires les ont évangélisés, mais ni prêtre ni médecin ne résidait parmi eux. Un prêtre belge, le P. Damien Devenster, s'est présenté pour ce triste ministère, & à l'heure qu'il est, ce digne imitateur de Jésus-Christ est installé pour toujours au milieu de 720 lépreux, qui seront son unique société. Il sera leur médecin, leur pasteur & leur père, & il leur a promis de ne jamais les quitter. Voilà, aux confins du monde, un héroïsme obscur qui dépasse l'héroïsme des champs de bataille.

(Missions catholiques.)

Il y a un si bel ordre dans l'ordre physique, & tant de désordres dans l'ordre moral, qu'il faut, de toute nécessité, qu'il y ait un monde où l'âme soit satisfaite. Nous avons ce sentiment au fond du cœur : *Je sens qu'il doit me revenir quelque chose.*

J.-J. ROUSSEAU.

♦♦

Dans un méchant homme, il n'y a pas de quoi faire un grand homme.

LA BRUYÈRE.

♦♦

Qui vit content de peu connaît l'indépendance.

BERNIS.

Le mot du Logogriphe de Janvier est GEORGE.

Explication du Rébus de Janvier : *La cage sent toujours le hareng.*

## RÉBUS

